Marie-Claude Gagnon

Les Alliances

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

André Lhote (1885-1962),
La Grappe ou *Autour de la chanteuse* (1908),
Memorial Museum, San Francisco (États-Unis).

LES ALLIANCES

À Renée et Sylvie, à nos alliances.

Giboulées

Je ne ferai pas de détours pour me présenter : je suis *Giboulées,* le journal d'une petite municipalité accrochée à un bras de mer, sur un continent oublieux du reste du monde. Mon nom est joli, certes, mais ce que j'évoque est ingrat : l'humidité, le rhume, l'hiver interminable, les temps difficiles, le printemps étriqué, l'incertitude et tout ce qui nous ennuie. J'ai quarante et un ans et une forme tabloïd. Les couleurs et les photos qu'on me tatoue sont ternes et mal définies, mais je propose des titres accrocheurs. Seulement voilà : j'en sais beaucoup plus qu'il n'y paraît dans mes pages. Partons de cela. À vous, je peux le confier, puisque vous êtes en quête d'une histoire, d'un fil continu.

Maurice-mon-éditeur, rédacteur en chef et propriétaire, que je soupçonne d'être un hétérosexuel refoulé (je vous expliquerai), sait y faire pour garder son lectorat. Nous avons peu de compétiteurs du fait que je suis le seul hebdomadaire à Giboule. Il faut donner à Maurice ce qu'il a : des idées. Elles ne sont pas toutes excellentes, mais force est de reconnaître leur audace et les risques qu'elles supposent. Il publie entre autres des citoyens qui veulent s'exprimer sur des questions d'ordre municipal et parfois des textes à tonalité littéraire. J'en suis flatté et très fier. Je préfère de loin cela aux crachats des politiques, lesquels ont vraiment un manque flagrant de vision, ce qui me donne envie de pleurer et de faire dégouliner l'encre sur ces papiers d'un ennui formidable. Je me retiens par respect pour les lecteurs. Ils ont le droit de constater par eux-mêmes le rachitisme des propos de leurs dirigeants.

Il va sans dire que je suis fabriqué de toutes pièces. Je me laisse faire. On me trouve partout, comme Dieu : dans les salles d'attente, les commerces, les maisons, les boîtes aux lettres, les poubelles, les cafés, les kiosques à journaux, par terre, parfois. J'observe moult détails de la vie quotidienne, même si je ne suis pas conçu pour diffuser ce genre d'informations. Celles que je véhicule ne sont pas toutes d'un intérêt marqué, mais elles ont le mérite de savoir à qui elles s'adressent. Mon plus cher fantasme serait de publier tout ce qui est tu. Et pas seulement ce qu'on peut lire entre les lignes. Pas seulement. Il y a tant d'histoires croustillantes qui circulent ici ! À commencer par l'arrivée de Claire, cette journaliste habituée au flot d'un grand quotidien urbain, qui reçoit les confidences de Charlotte, notre jeune reporter. Charlotte détecte tout avec une force d'impératrice.

Même ce qui n'existe pas. Elle en rajoute toujours un peu, affriolée par les potins. Elle deviendra une excellente journaliste, elle parvient déjà à contenir l'excédent d'information. Elle a compris qu'elle doit garder le surcroît pour l'oral.

Lorsqu'elle raconte les événements, pris dans leur sens le plus extraordinaire, nous restons suspendus en même temps que ses pauses, accrochés à son souffle, retenant le nôtre, pour ne pas la gêner, pour que cela continue le reste de la journée. Ses longs bras partent en tous sens et nous les suivons dans leurs moindres mouvements. Ses gestes, sans se substituer aux mots, savent donner le complément que la parole ne pourrait dire sans passer pour extravagante. Elle a tout pris lorsque le magnétisme est passé à Giboule.

Et puis, cette haute stature. On la dirait infinie, pareille à ses histoires, qu'elle évite déjà de trop commenter. Pas besoin, elle propose les pistes et nous faisons le reste. Une brune élancée aux cheveux longs, au teint mat, aux yeux dorés. La communauté est attroupée.

Pour souhaiter la bienvenue à Claire de façon convenable, Charlotte lui parle de Joël et Capucine.

Joël et Capucine

Il faut savoir que Joël se définit comme un veuf joyeux et décadent. Il est convaincu que sa femme n'a pas été une grosse perte. Sa personne ne présente aucun stigmate de blessure. Esther n'a été qu'une passade. Une passade de vingt-deux ans, certes, mais une rencontre peu significative. Vingt-deux ans de mystères, de fuites et d'évitements. Ils ne se sont guère compris tout en espérant un jour y arriver. Ils n'ont pas eu d'enfants, ce qui aurait dû simplifier les choses. Or, pour eux, sans les avoir compliquées, cela les a alourdies. Ils ont avancé en parallèle en se frôlant rarement. Ils ont été timides, réservés et pudiques. Pas de nuits folles ni d'après-midi libidineux. Ils ont vécu tranquillement. Tout ce qui aurait pu les traverser a glissé sur eux sans les atteindre. Pas d'attentat, pas de dispute, aucune joute verbale ne les a animés. Les arguments se sont enfuis en les voyant s'accoupler. S'accoupler, c'est vite dit. Sans avoir été nulle, leur vie s'est maintenue lisse. Lisse et ennuyeuse.

Au début de leur cohabitation, ils se sont guettés, ont attendu des réactions de l'autre. Des réactions qui ne sont pas venues. Ils n'étaient pas compatibles. Chacun a pensé à se prendre un amant ou une maîtresse, mais cela leur a paru trop compliqué pour leurs natures simples. Et sans doute par manque de temps. Ils en sont restés là durant toute leur vie commune, sans avancer ni reculer. Juste là.

Esther disparue, ce n'est un secret pour personne dans la petite ville de Giboule, Joël semblait soulagé. Il respirait mieux. Il pouvait enfin vivre toutes ces heures libres conformes à ses fantasmes, c'est-à-dire aller jouer dans les prés avec de jeunes femmes en sève, en fièvre et en feu. Il en a rencontré une multitude sans vraiment les connaître. Lorsqu'il a croisé Capucine, la rouquine de vingt-huit ans – portrait tout craché d'Esther, mais en plus jeune et plus électrique – rien n'était comme avant cette rencontre, il était continuellement en érection et ne pouvait plus manger, dormir, lire, se déplacer, travailler sans elle. De célibataire insouciant, il est devenu prétendant maniaque. Si le désir est une forme d'amour, disons qu'il a été amoureux fou de Capucine. Fou, vraiment fou, cinglé quoi !

Mais la passion fait penser à un singe acharné qui se gratte jusqu'au sang, engluée dans ses habitudes. Elle n'étreint pas, elle contraint, puis étouffe ses proies sous prétexte qu'elle les aime. Ses respirations sont des spasmes, et ses baisers n'ont pas de temps à perdre avec le souffle. La passion a tant de choses à dire qu'elle ne sait pas se taire et coupe la parole des autres en plusieurs fragments. Trop pressée d'expliquer son point de vue, elle l'impose, puis s'étonne d'être remise en cause, elle si parfaite, si exceptionnelle ! Son caractère flamboyant écrase tout ce qui se trouve à sa portée, c'est-à-dire presque tout. Il n'y a rien qu'elle ne puisse atteindre, rien qui ne puisse lui résister, abstraction faite de la lucidité.

À propos de Joël, Charlotte se lance : « Il a dit, il a gémi, il a pleuré. Il. Que lui. Tout lui. C'est tout lui ça ! Que lui en gros plan. Partout. Sur la boîte de céréales, dans le rétroviseur, sur la place publique, sur la plage. Lui, en stéréophonie, en DVD, en VHS, en Blu-ray, sur Youtube, Instagram, Facebook, en p'tite culotte, en pas d'allure, en douce, en force, en vulnérabilité, en inconscience, en pleurs, en panique, à toute vitesse, en roi de cœur, en deux de pique, en rogne, de travers, en gigot insuffisant pour nourrir tous les invités, en désespoir, en désarroi, en furie, en fuite, en long et en large, plastifié, épuisé, en visage à deux faces, allongé, avec des vers dans le derrière, en haut, en bas, de tous les côtés, transfiguré, dans le plâtre, en rénovation, sacrifié, endolori, exaspéré, mal luné, sans voix, sans cœur, le cœur gros, impitoyable, assoiffé, en désespoir de cause. Il est arrivé n'importe comment : le foulard mal noué, en cravate, en vieux, envieux, égoïste, généreux, sans pudeur, en retard, en sueur, en sieur, en beau joual vert, enrhumé, à quatre pattes, sur les genoux, sans dire bonsoir, sans crier gare, sans égard, de bonne heure, en tapon, en miettes, avec des bigoudis, travesti, avec des chaînes et des menottes, des stérilets autour du cou, avec une haleine insupportable, de la salive qui ne dit pas tout, des boucles d'oreille, des pendentifs, avec ses lunettes cassées, des médailles plein les bras, des chèques en blanc, des regards de travers, des sacs d'épicerie sans fruits, des poches sous les yeux, de mauvaise humeur, avec un humour de *has been,* en collant bleu, avec une contravention, jamais avec des fleurs, toujours avec des excuses, rarement à l'heure, mal habillé, pressé, en coup de vent, en omettant de dire la vérité, les bras pas assez grands, la tête trop grosse, le cou atrophié, mais toujours bandé, toujours prêt pour la chose, avec des godemichés, à poil, dans ses p'tits souliers, avec sa voix grave, sa belle diction. Il est arrivé essoufflé, le premier, avec sa grosse voiture, en tracteur, décontracté, prêt à labourer, sans penser à faire la bise, avec une odeur écœurante de rince-bouche, des taches de vieillesse sur la joue, des suppositoires, des jouets de toutes les couleurs, des bracelets, un coffre à bijoux sans bijou, une teinture sur les cordes vocales, en ambulance, en marchette, en majorette, en fille de joie, en gigolo. Il est arrivé par surprise, en rigolant, en écrivant par-dessus les mots, en parlant par-dessus les paroles, à rebrousse-poil, en tirant le diable par la queue, à reculons, en klaxonnant, en sifflant, en toussant, en radotant. Il est arrivé en exigeant, en tremblant, en ne sachant pas quoi dire, en moulinant les paroles, en se pavanant, en se dandinant, en pensant bien faire, en se trompant. »

Capucine, elle, se serait présentée « en s'effaçant, en s'excusant, en écoutant, la larme à l'œil, la tête ailleurs, avec des conditions, des précautions, sans jamais oublier ses misères, en connaissance de cause, en clopinant, avec des cailloux dans ses chaussures, en pénitence, sans trop y croire, fatiguée, déçue, avec les hormones au ciel, à bicyclette, en plein été, avec un bonnet bien enfoncé. Elle est arrivée en disparaissant, en saignant, avec des maux imaginaires, et des douleurs aux pieds, en mâchant de vieilles bouchées, en imaginant que, en attendant la fête, en oubliant les confettis, en s'abstenant, en se soustrayant, en se sentant forcée, en imaginant le pire, sans foi, que du foutre à espérer, des journées de vacances et de congé à planifier, avec un ascendant bélier inodore, un caractère chiffonné, une gueule de pauvre p'tite fille, à un train d'enfer, sans jamais se manifester, avec des papiers mouchoirs, des remèdes au cas où, des cystites, des maux de dos, des peurs bleues, du vernis à mettre sur les rôtis, des bonbons en forme de testicules, des lapins pour Noël, des bûches à Pâques, à l'envers, tellement à l'envers, tellement impossible, si rigide, si affamée, si mesquine, si peu encline à donner, effrayée, frigorifiée, empesée, lourde, à vendre ou à louer, en propriété, refusant la priorité, en trottinette, en fillette, en manque encore, sans trop comprendre, en analysant tout, en expliquant les moindres gestes, en perdant ce qu'elle n'avait pas, en rompant avec ce qui ne peut être quitté, en cherchant la mer, en se couvrant de prétextes, des complexes à en faire une vente de garage, en béquilles, jamais contente, blessée, en faisant demi-tour, en imitant les chats, en feinte, pas enceinte, pas encore, en faisant avec ce qui ne peut se faire, à califourchon, les jambes écartées, les doigts dans le nez, la vulve irritée, le cœur absent. Elle est arrivée dans un état lamentable, sur la pointe des pieds, en jupe à pois, le plexus solaire accidenté, les mains nerveuses, les jambes prêtes à détaler, la bouche en cœur, les bras en croix, le con fermé, le dos lacéré, le ventre ouvert, l'esprit limité, le vide ne portant pas à terre, une enfant rejetée, accouchant d'un mauvais rêve, mal soignée, toussant continuellement, en famine, avec les meilleures intentions, le sourire emprunté, la voix brisée, avec l'envie pressante d'insulter quelqu'un pour tous les abandons, toutes les absences, en rogne, en transparence, en s'il vous plaît, en trombe, en lançant des au revoir, s'excusant d'éternuer, en faisant comme si, avec de la cire dans les oreilles, des précautions plein les poches, des antioxydants dans son sac à main, des envies jamais entendues, des réprimandes sur les fesses, des refus, des impossibilités, des gênes de jeune fille, des tartines de sacrifices. »

C'étaient les éditoriaux de Charlotte balancés à Claire en guise d'accueil.

Claire a vite déduit que la rouquine a vingt et quelques années de moins que Joël. Je ne commenterai pas cet élan. Il serait trop facile de m'accrocher les pieds dans les préjugés d'usage et tout ce qui peut nous venir à l'esprit lorsqu'un tel tableau est soumis à notre attention.

Il faut ajouter que Joël a souffert d'une dépendance à Capucine peu commune, toxique et insupportable, tandis qu'elle ne le désirait pas. Elle n'avait aucune envie de faire corps avec lui. Tout au plus l'avait-elle trouvé charmant les premiers jours, mais ne savait plus comment se défaire de cet homme qui ne voulait rien entendre, la harcelait, la manipulait et jouait à faire pitié. Comment s'en débarrasser ? S'inventer une maladie mortelle ou partir à Voa ? Prendre la poudre d'escampette s'est imposé, d'autant que Joël est un sédentaire confirmé. Pour lui, pas de décollage vers d'autres pays, pas de vacances à l'étranger ni même de camping. Le seul camping qu'il connaît est celui sur ses positions. Il ne voudrait certainement pas suivre Capucine dans ses périples. Pour elle, pas question de se rendre vulnérable pour un bouffon fanatique.

On ne peut pas vraiment dire qu'elle l'a jeté par inadvertance. Disons qu'elle l'a rejeté comme elle a renié sa mère. Mais cela ne s'est pas fait sans difficulté, loin de là. Capucine a dû rester de nombreux mois chez Joël, incapable de se défaire de son emprise. Après avoir connu l'éblouissement des premières heures, elle vira, son cœur du moins, au désespoir. L'hiver, dans le séjour, elle le suppliait de la laisser partir, qu'il ne fallait pas la retenir. Et elle pleurait, elle était à bout, elle n'en pouvait plus. Joël était défait par cette perte, mais quelque part – je ne saurais dire où, – il en a un jour semblé soulagé. Fatigué des crises de la demoiselle ? Possible. Il a enfin consenti à la libérer. Capucine a quitté Giboule comme on arrache une dent d'enfant : d'un coup sec. Elle a levé le camp, plus personne ne l'a revue dans la région. Charlotte sera la seule à recevoir de ses nouvelles.

Cette idylle avortée déterminera le rendez-vous de Joël avec Claire.

Si j'étais deux

Claire ne cesse de se répéter : si j'étais deux. Comme si cela pouvait exister ou arriver. Comme si cela était possible. Elle ressent, pressent, presse cet amour d'arriver sur sa peau, en larmes, peu importe. Elle se demande comment il se présentera. Comment cela se produira. Fera-t-il beau ? Est- ce que ce sera l'été ou lorsque les feuilles commencent à jaunir ? Sera-t-elle en train d'acheter des fleurs ou de plonger dans la piscine municipale ? Sera-t-il beau ? Portera-t-il des lunettes ? Quelle forme prendra cet amour ? Ô Amour, Amour, elle y pense, il monte en elle, elle le voit sourire, grimper des escaliers, reprendre son souffle. Elle se sent en vacances de tout, surtout d'elle-même.

Cette fille a traversé la nuit, à tour de bras, à tire d'ailes. Elle a reçu des amis en pleurs, les a consolés dans une marée de larmes. Claire a tenté à quelques reprises d'emménager dans des maisons qui n'étaient pas la sienne. Elle a déplacé des plantes, des meubles. Rien n'y faisait. Elle n'était pas chez elle. Du moins c'est ce qu'elle raconte à Charlotte. La nuit un mauvais rêve resurgit parfois. Un amoureux vient de l'abandonner dans une maison avec un chat et un chien. Elle est loin de son travail, loin de tout. Elle met un temps fou dans les transports en commun et se demande pourquoi elle se retrouve en rase campagne, dans un endroit qu'elle n'a pas choisi. On l'a plaquée dans un lieu qu'elle ne saura pas habiter. Puis un jour arrive un homme, un autre, qu'elle ne connaît pas. Un nouvel étranger portant un prénom banal, mais qui est celui de son amour d'enfance. Que vient-il faire dans cette maison qui n'est pas celle de Claire ? Cet amour est promis à une impossibilité. Elle se réveille troublée. Le silence dort, ne reste que le bruit.

Claire a trois coquelicots. Depuis que ses fleurs sont en fleurs, la vie éclate et elle doit faire vite ; japper avec les chiens, courir le long des rues et des parterres, sauter des haies, traverser des fleuves, des désolations. Depuis que ses trois coquelicots sont en fleurs, elle a moins sommeil, joue à cache-cache avec le chat Redoux, chante avec le groupe de rock alternatif en face de chez elle. Elle ne veut pas que la floraison cesse. Elle se dépêche de vivre avant que son bouquet ne s'éteigne.

Lorsque Joël rencontre Claire, il n'a qu'une seule envie : la toucher. Il aperçoit Claire derrière la vitrine de *Dans la peau Esthétique* – un commerce en soins du visage – et la regarde comme un enfant convoite une peluche. Claire est si nouvelle dans la petite ville de Giboule ! ENFIN CLAIRE ! Voilà ce qui devrait être écrit sur ma première page cette semaine, c'est LA manchette puisque tout le canton papote à ce sujet.

En sortant de *Dans la peau Esthétique,* Claire aperçoit Joël : grand, solide, elle le trouve séduisant avec sa tignasse abondante.

— Bonjour, la boulangerie, c'est bien par là ?

— Laquelle, la petite ou la grande ?

— La meilleure !

— C'est tout droit. Si vous voulez, je peux vous y accompagner.

— Merci, je veux bien.

Le souffle de Joël est juvénile. Sa voix transporte les mots de façon légère, glisse sur la peau de Claire. Elle frémit. La voix de Joël parle d'elle-même, sans véritable langage. Elle coule, distribue des espoirs qui deviendront peut-être promesses.

Ils font connaissance simplement, tout en souplesse, en sourire. Il lui parle de bois de merisier, elle raconte les ronces de l'actualité. Joël est ébéniste et terrien. Il a tout pour plaire à Claire, cérébrale, cartésienne. Madame se laisse inviter dans le jardin de monsieur le jour même de leur première rencontre, sans autres préambules. Voilà qui donne soif. Ils versent dans le rosé. Ils boivent. Puis elle doit rentrer chez lui pour aller à la salle d'eau. La maison est en pierre, fraîche, malgré la canicule précoce. C'est la mi-juin. Sur la table de la salle à manger, des papiers étalés, des feuilles presque toutes blanches. Sur l'une d'elles est écrit ceci :

> *J'irai un jour à Voa. J'y marcherai, j'y achèterai des fleurs, j'y ferai ma lessive, j'y élèverai des enfants. J'aurai appris la langue des Voannais, je saurai comment les aborder, comment m'y prendre pour circuler dans cette ville à toute heure du jour et de la nuit. Je me perdrai dans ses marchés publics, j'en toucherai les tissus jusqu'à l'extase, j'en sentirai la multitude de parfums, je connaîtrai les prénoms de chaque poisson offert sur la place centrale. Je chanterai avec ses nonnes à la tombée du jour et danserai avec ses derviches, prenant l'ampleur du monde en plein ventre.*

Malgré son étonnement, Claire s'abstient de glisser mot sur ce texte puisqu'elle l'a lu sans y avoir été invitée. Joël a peut-être une compagne, c'est vrai, elle n'y a pas pensé. Ou est-ce lui qui écrit dans ses temps libres ? Ce n'est pas ce jour-là qu'elle cherchera à découvrir les intérêts généraux de l'ébéniste ou à savoir s'il a quelqu'un dans sa vie. Qu'elle se trouve déjà chez lui après quelques minutes d'échanges suffit pour le moment. Mais cela ne suffit pas. Pas pour Claire. Ce genre d'impromptu n'a rien d'étonnant dans son existence. Claire avance à l'instinct. Si elle sent qu'elle doit aller quelque part, elle s'y rend. Rien d'ardu ni de compliqué.

Elle répond naturellement à son flair sans se soucier du reste. La prudence, Claire s'en moque. Elle se croit rarement en danger. La peur lui est étrangère. Il faut dire qu'elle a grandi parmi quelques garçons et connaît leur façon de penser, de parler, de se souvenir des choses.

Avec son frère Nicolas, elle expérimentait des jeux qui les avaient tous deux conduits au paradis d'innombrables fois. Lorsqu'il l'entendait chanter, il savait que Claire l'appelait pour leur petite fête secrète. Elle fredonnait un air d'une chanteuse très connue et il répondait avec une autre chanson de la même interprète. Là commençait un rituel qu'ils avaient inventé avec des mots. Il prononçait « moustache » : elle devait l'embrasser juste au-dessus de la lèvre supérieure. À son tour, elle lançait un mot : « doudou ! » Il la prenait alors en l'enveloppant dans ses bras. Cela pouvait durer longtemps. Suivaient bien sûr des gestes plus compromettants, mais pour eux, ces touchers s'inscrivaient dans la suite fluide des choses. Ils ne pensaient pas à la chair, ils y vivaient au cœur. Ils s'aimaient comme des amoureux dans la banlieue de leur enfance.

Claire a appris à se taire lorsqu'il le faut. Le jour de sa rencontre avec Joël, elle saisit le bon moment pour lui demander de la reconduire au centre-ville.

En la ramenant chez elle, Joël siffle au volant, léger, ravi de sa fin d'après-midi avec elle. Puis il lui demande sans préavis ce qui l'a amenée à Giboule.

— Besoin de vivre plus simplement, moins vite... sans doute.

— Pourquoi sans doute ?

— Ne prenez pas ce que je dis au pied de la lettre, c'est une façon de parler, il n'y a aucun doute à ce sujet. J'en ai eu marre de l'agglomération urbaine.

Ils rient un petit coup sec, presque nerveusement. Et sans savoir pourquoi, Claire est agacée par le ton amusé de Joël. Ce moment est si furtif qu'elle l'oublie, comme on lance à toute vitesse quelque chose qui nous gêne dans le fond d'un placard. Elle ne veut plus penser à ce qu'elle a laissé derrière elle. Ce n'est pas tant la vitesse qui l'incommodait, ni le smog ni la circulation dense. C'était la masse dure à laquelle elle se heurtait chaque jour tel un cancer qui grossissait à vue d'œil. Le manque d'égards des citadins les uns envers les autres, leur indifférence, leur façon de ne pas sourire en souriant. Cela la blessait au plus profond d'elle-même. La gentillesse semblait devenir fossile, naïve. Il fallait continuellement se méfier. Cette manière de côtoyer ses semblables n'a plus rien à voir avec l'approche citoyenne dont elle a toujours fait la promotion. Elle pense que vivre dans une ville de taille modeste en travaillant dans un petit journal la ramènera dans le vrai, le vivant, l'humanité. Ce n'est pas bête, à condition de ne pas trop frayer avec l'idéalisme. Les Gibouléens ne sont pas des anges non plus. Ils se connaissent, se reconnaissent, mais souhaitent toujours en savoir davantage sur leurs voisins. Surtout sur ceux qui ne sont pas nés à Giboule. Claire vient d'en avoir un avant-goût avec Joël.

Peu importe, pour Claire et Joël, les mois qui suivent sont ceux des sourires entendus, des fièvres soudaines, des corps qui brûlent, se prolongent et s'engagent dans chaque chose, s'élancent tels des animaux sauvages, à l'assaut des prés et des grèves. Ils se déclarent amoureux.

Signés Trouille

Un jour doré de septembre, Claire entre en trombe au journal. Qu'y a-t-il à couvrir, à écrire, à se mettre sous la dent ?

— Encore cet écrivailleux qui nous fait part de ses états d'âme. Il avait cessé de nous emmerder avec ses petits textes bien tournés et voilà qu'il reprend. Trois d'affilée !

— De quoi tu parles, Maurice ?

— Un type, là, qui nous envoie régulièrement des copies qui sont signées sous le pseudonyme Trouille.

— Qui te dit que c'est un homme. C'est peut-être une femme. Des papiers qui parlent de quoi ?

— Toutes sortes de choses.

— Les avez-vous publiés ?

— Pas tous, quelques-uns.

Claire s'empare de l'un de ces textes.

> 14 FÉVRIER 2011 — *Ce qui paraît léger est parfois lourd. Je veux parler du poids des choses que nous ne voyons pas. Quelle est la pesanteur de l'inquiétude ? Comment mesurer la gravité de la peur ? À quelle vitesse tombe la tristesse en nous ? Suit-elle le flot des larmes ? Peu importe la joie, nous savons qu'elle est légère. L'étonnement, lui, devient parfois comme une personne à charge ; la surprise contient sa propre force d'attraction. Pire que tout, le regret fait de nous des obèses qui n'arrivent plus à avancer. Le fardeau de l'incertitude est tellement accablant qu'il décourage les plus braves d'entre nous. Mais il n'y a pas plus sournois que le dégoût qui se répand de notre occiput à notre orteil le plus long. La colère, on n'en parle pas tant sa densité sèche nous empêche de respirer. Reste l'acceptation. Tout dépend de sa poussée, laquelle devient quelquefois comparable à une naissance.*

Celui-là se retrouvera dans ma prochaine édition. Claire lit d'autres fragments déjà parus.

> 17 FÉVRIER 2011 — *Qui voudra de Karabi ? Quel pays se mettrait en péril pour accueillir cette personnalité excentrique, ce docteur en dictature ? Peut-être que, ici, nous pourrions le prendre. Pas le pendre, il faut bien lire ! Nous sommes si gentils, nous pourrions l'accueillir et lui faire lécher nos planchers. Nous avons l'habitude de ce genre de choses. Lorsque, par exemple, des médecins étrangers débarquent, nous n'avons aucun scrupule à leur faire accomplir nos tâches ménagères. Mais cette fois, peut-être n'oserions-nous pas puisqu'il s'agit de Karabi, tout de même ! Non, Karabi, il faut l'amener voir les courses de chevaux ou, mieux encore, le flamenco, qu'il aime, paraît-il, par-dessus tout. C'est précisément cela, l'amener à une soirée de flamenco et le faire danser, danser, l'étourdir jusqu'à ce qu'il en oublie sa tête, et le faire rire, oui, le faire rire jusqu'aux larmes. Aux larmes et cætera.*

Elle sort fébrilement d'un classeur d'anciennes éditions.

> 12 JANVIER 2011 — *C'est écrit sur tous les murs de papier, énoncé (annoncé ?) dans les cours d'école, montré sur tous les écrans, partout. On ne peut plus faire comme si les fondations de certains régimes politiques ne tremblaient pas, impossible ! Les pays tels que le Rubis, le Maire, la Lubie crient, frappent, cognent sous nos yeux et nous n'en revenons pas de leur rage, de leur courage. Si leur indignation et leur dignité sont indéniablement devenues une source d'inspiration, leur révolte commence néanmoins à en inquiéter quelques-uns d'entre nous. Tout cela est splendide, vu de loin, mais si nous venions à manquer de quelque chose ? De pétrole, par exemple. Pourtant, nous ne devrions pas nous en inquiéter outre mesure, puisque de carburant, nous en manquons déjà. Nous nous cachons derrière des pétitions, des mots pas trop forts, des euphémismes, la plupart du temps, pour exprimer nos désaccords, nos inquiétudes, nos colères aphones. Je ne dis pas qu'il faille forcément frapper, mais avoir au moins l'audace de parler distinctement. Et pour cela, il nous faudrait développer la musculature du langage, le vocabulaire, la capacité d'aligner quelques mots dans une phrase complète.*
>
> 5 DÉCEMBRE 2010 — *Les soutiens-gorge des récentes années font penser à des prothèses qui*

> *nivellent les formes. Les rondeurs sont toutes les mêmes, assises sur leur balcon ou dans des gorges profondes qui les font pigeonner. Il n'y a rien à redire, tout reste en place. Petits tours de poitrine ou gros bonnets, il est disgracieux de laisser voir ce qui tombe et, pire encore, ce qui plisse ou qui pend. Il n'y en a que pour l'apparence uniforme de la pomme ou du melon. On tourne désormais le dos à la poire, trop naturelle, et pas question de laisser pointer les tétons. Toute expression de vulnérabilité est proscrite sur le territoire de la poitrine. Les soutiens-gorge sont non seulement devenus des prothèses, mais des armures qui protègent ce qui est à fleur de peau.*

Claire soupçonne Joël d'écrire ces billets signés Trouille. Ils lui rappellent vaguement ce qu'elle a lu, chez lui, à la dérobée. Mais pourquoi ne signe-t-il pas ? Et l'auteur semble parfois être une autrice… Il lui faudra investiguer. Bonne chance ! Je n'arrive pas à l'identifier, moi, avec tous les moyens à ma portée.

À Voa

Capucine n'avait qu'une véritable ambition : atteindre Voa au plus tôt, cela ne pouvait plus attendre. Elle y pensait, en rêvait depuis qu'elle était toute petite. Les yeux bridés de Voa, sa peau dense et soyeuse, son corps aux innombrables tentacules l'avaient appelée à tout moment, sans qu'elle puisse expliquer pourquoi. Cela ne relève pas de la raison. Sans autres horaires que ceux des avions, sans complication, et surtout, sans Joël à ses trousses, Capucine a atterri à Voa, seule comme un troupeau. Je le sais de source sûre : de Hara, un autre média, qui y vit. La conversation de notre Skype ressemblait à ceci :

— Bonjour, d'où appelez-vous ?

— D'une ville très loin de la vôtre sur un autre continent.

Je vis à Voa.

— Je ne connais pas.

— Et vous, vous êtes bien en Consomique ?

— En Consomique du Nord, oui, à Giboule.

— Giboule ? Je ne connais pas.

— Je m'appelle Giboulées. Et vous ?

— Hara. J'ai cru repérer une femme qui vient de près de chez vous ; j'ai capté ses longitude et latitude.

Je vous dois ici quelques explications. À titre de média, je ne suis pas le seul à avoir mon existence propre. Je veux dire par cela que je pense par moi-même, que j'ai mes opinions et un réseau de contacts dans la médiasphère. À ce réseau se joignent une multitude d'écrans, et nous avons aussi notre propre Skype. Les propriétaires de journaux, de magazines, de chaînes radio et télé et de sites internet d'information sont loin d'imaginer que leur progéniture a sa canalisation souterraine. Les procréateurs des médias ne s'y retrouveraient pas dans notre maquis. Je ne conteste pas le fait qu'ils contrôlent les actualités, cela est incontestable. Ils perdent cependant une partie de leur autorité lorsqu'ils lâchent leurs petits dans le grand monde. Nous, journaux, magazines, chaînes de télé et de radio, sites internet, nous introduisons sous forme de silences menaçants à la radio, de lapsus à la télé, de paragraphes qui devaient disparaître et sont imprimés dans les journaux, ce qui contribue à leur donner une image pas toujours souhaitable, de leur point de vue. Voilà ce qui se produit lorsque nous ne sommes pas d'accord avec la ligne éditoriale de notre pape. Revenons au réseau. C'est par ce moyen que Hara est entré en contact avec moi. Je vous raconte ce qu'il m'a montré et ce que j'ai compris à propos de la fille de chez nous. Je l'écris à ma façon, comme si je devais être publié, non pas dans mes pages, mais dans celles d'un livre, un roman peut-être.

Les premières heures après son arrivée à Voa, les klaxons étourdissent Capucine, mais quelques jours lui suffiront pour entendre autre chose, une musique moderne, syncopée, anarchique, qui laisse supposer le progrès. Des traits longs, insistants, d'autres brefs, impatients, aigus, tant d'impressions la soulèvent, la conduisent à une folie qu'elle croit passagère, laquelle n'est pourtant pas près de s'arrêter. Elle pourrait se mettre à danser, comme les autres, les gens de cette ville, elle pourrait se laisser entraîner par ce vent qui fouette, qui oblige à se déplacer dans une série de gestes rapides et saccadés. Elle le fera, ce sera inévitable. À moins de résister, de rester observatrice. À moins que Voa se révèle sous un autre jour, ce qui n'est pas impossible.

Il est très tôt, un matin, et la ville a déjà perdu la tête. Des voitures et des trains électriques foncent dans toutes les directions, selon les règles d'un chaos organisé. Si bien organisé que le geste de créer pourrait sembler inutile, voire superflu. Capucine reçoit toute cette agitation de plein fouet, en plein visage. Elle voudrait s'inventer des yeux pour tout voir, des mains pour attraper chacune des rampes de Voa, des nez pour décoder les odeurs qui se décuplent de quart d'heure en quart d'heure. Il fait déjà chaud ; il fait toujours chaud. La sueur traverse sa peau et sa robe comme s'il était midi.

Elle ne pense pas à ce qui lui arrive, là, seule, dans cette mégapole. Elle pense à si peu et, sans même qu'elle s'en rende compte, cela lui fait du bien. Puis, au moment même où elle n'a pas conscience que cela lui fait du bien, elle aperçoit quelqu'un d'une apparence si insolite qu'elle en est captive, émue de la manière dont il se meut.

Cet homme avance lentement, en dehors, semble-t-il, de tous les codes. Il ne ressemble pas aux autres qui vont et viennent. Il a l'air perdu. Capucine voudrait lui venir en aide, lui demander comment il va. Ses gestes ne portent pas loin, comme s'il était empêché de bouger. Il est tout replié, mais pas forcément sur lui-même. À première vue, on le dirait itinérant, peut-être à cause du sac d'une grosseur considérable qui pend le long de son corps et de ses vêtements plus que modestes. Il s'assoit, fouille l'abdomen de ce qui semble être son seul patrimoine et en tire un écran qu'il s'empresse d'ouvrir : c'est Hara.

Hara capte tout. Pas seulement les idées et les intuitions de Tu, son maître, il canalise aussi les rumeurs de la ville et tout ce qui circule à sa portée, y compris virtuellement.

Une dame se présente à Tu, très bien mise, fébrile, inquiète, et lui parle. Ce n'est pas la première fois qu'elle lui adresse la parole, cela se voit. Un vent léger de familiarité passe entre eux. Ils ne sont pourtant pas amis, la distance qui les sépare est trop grande pour qu'il en soit ainsi. La femme poursuit son chemin. Arrive ensuite au pas de course un monsieur débraillé, de petite taille, au crâne dégarni, qui s'exprime en gesticulant, en donnant des ordres de façon expéditive. Son menton proéminent le tire irrémédiablement par-devant, le propulse dans l'affluence où il s'efface.

Seul sur son banc, Tu pianote sur Hara à un rythme qui lui est propre, tantôt nerveux, tantôt lisse. Il écrit durant un bon moment.

Comment l'aborder ? Quoi lui dire ? Est-il nécessaire de lui parler ? La rouquine ne pourra guère s'en empêcher. Elle se rapproche, regarde les mains de Tu, observe les mouvements de son front lorsqu'il se penche sur son clavier, s'attarde sur sa bouche aux contours précis, dessinés par une main de maître, et attend qu'il referme son écran. Elle le voit tirer des journaux de sa besace, lire quelques gros titres, certains articles, et revenir à son écriture. Les lèvres de Tu rappellent celles d'un acteur célèbre dont elle a oublié le nom. Ses rares gestes sont approximatifs, comme s'il cherchait quelque chose sans jamais pouvoir l'atteindre. Il croise et décroise ses jambes, semble inquiet. À moins qu'il ne soit indécis au sujet d'une virgule ou d'un mot dans son texte. Par quoi est-il ainsi absorbé ? se demande Capucine. Un chien errant vient leur rendre visite, à lui et à Hara.

Un ami de longue date. La bête s'assoit patiemment à leur côté, respectueux du travail de Tu. Elle sait à quoi s'en tenir. C'est un toutou bâtard, au poil ras, presque bleu. Il est haut sur pattes, pas tout à fait maigre, visiblement sans malice et d'une dignité rare.

Vient enfin le moment de plier bagage. Capucine s'avance, hésite. Ce n'est pas demain qu'elle pourra approcher cet homme, cela se voit. Hara retourne dans le sac de Tu. Capucine, elle, regagne sa chambre d'hôtel.

Comme avant

Rien ne va plus pour Claire, à Giboule.

Cette main fait un bruit d'enfer sur sa peau. Cela distrait Claire du paysage dont elle n'arrive pas à jouir. Elle devrait pourtant être ravie de sentir ces doigts tant aimés sur sa cuisse. Elle constate plutôt qu'elle est passablement contrariée. Écartelée entre la mer à perte de vue et cette patoche qui insiste pour se frayer un chemin jusqu'à elle. Elle ne peut tout à la fois s'imprégner de ce ciel et de cette plaine liquide qui s'embrassent à la volée et de cette paume qui la réclame de façon appuyée.

Claire se gratte désormais pour prévenir les démangeaisons. Ça ne va pas. Elle ne se reconnaît plus. Elle est devenue très nerveuse depuis quelques mois. Elle travaille d'arrache-pied, mais elle sait qu'il ne s'agit pas de cela. Elle en a vu d'autres, des nouvelles. Elle développe des allergies, éternue sans cesse, applique une crème pour traiter les irritations. Qu'a-t-elle ? Claire s'inquiète pour un rien, a souvent la larme à l'œil, une toux sèche, doute de tout. On la sent comme un presto, on craint qu'elle explose.

Joël est le seul à ne pas remarquer le changement d'humeur de Claire. On se dit que ce n'est pas possible, que le malaise de cette fille est trop évident. Qu'à moins d'être un parfait demeuré on ne peut pas ignorer l'irritabilité de Claire. Même s'il ne cesse de la regarder, il ne la voit pas, ne voit pas cela, il continue de siffler, de chantonner des airs démodés. Elle a bien tenté de lui faire part de son trouble. On dirait qu'il n'entend rien, ou il fait han-han, comme si elle lui disait qu'il fait beau. Son air détaché, flegmatique, fait augmenter l'anxiété de Claire.

— Ça ne t'intéresse pas ?

— Han, quoi ?

— Je t'ennuie ?

— Pourquoi m'ennuierais-tu ?

— Voyons Joël, je te raconte des trucs hyper personnels et on dirait que tu t'en fous, que tu n'en as rien à cirer.

— Tu passes un mauvais cap, ce sont des choses qui arrivent.

— C'est bien ce que je pensais, ça ne t'intéresse pas.

Pendant qu'elle s'échine à lui expliquer le complexe et le difficile, il caresse Redoux, puis lui flatte la nuque alors qu'elle relève ses cheveux lourds, longs, presque noirs. Elle se laisse apprivoiser. Faire l'amour est la manière la plus efficace de s'entendre avec Joël. Ce qui lui permettra de libérer quelques tensions.

Ce n'est pourtant pas ce qui se produit. D'habitude, oui, mais pas aujourd'hui. Claire craque, pleure, n'arrive plus à se contenir. Elle s'entend soudain accuser Joël de ne pas la considérer, d'être de mauvaise foi, de faire la sourde oreille, de manquer d'égard pour ses propos. Mais si, j'ai des égards, j'ai fait la lessive. Sens comme c'est bon. Ce n'est pas possible, elle doit faire un mauvais rêve. Elle cesse net de pleurer pour commencer à rire. À rire sans pouvoir s'arrêter. Comme tout cela est très drôle, Joël s'esclaffe et ils se tiennent les côtes jusqu'à ce que Claire reparte en larmes.

Joël n'y comprend rien. « Claire, toi qui étais si affectueuse ! »

Claire, elle, est sur le point d'être engloutie. Elle sent un grondement en plein milieu de son corps. Cette rumeur vient de loin, mais se rapproche à une vitesse folle. Elle la menace de se déchaîner, de lui en faire voir, de la dynamiter peut-être. Elle est là, au pied de son ventre, au bord du gouffre, sur le point de l'engloutir. Il faut qu'elle trouve un moyen d'effrayer ce monstre, d'être plus menaçante que lui, de le faire reculer, voire même, de l'expulser. Elle doit faire vite, agir, faire face à cette bête cruelle, lui tenir tête, lui tirer la langue. C'est le monstre ou elle. Il n'est pas question que Claire supporte ce barbare et lui laisse sa peau.

La nuit, elle entend un râlement qui vient des profondeurs de la terre. Elle craint de basculer dans un état dangereux d'où elle ne pourra plus revenir. Son cœur cogne aux portes de ses mains, de ses genoux, de sa tête, sa tête pire que tout le reste, de ses jambes, du moindre poil de son corps. Que lui arrivera-t-il ? Que fera-t-elle si elle ne revient pas de ces expéditions nocturnes ? Où ira-t-elle ? La jettera-t-on ? Claire ne comprend pas ce qui survient dans sa vie. Elle toujours en pleine possession de ses moyens. Elle sans trop de doutes sur elle-même. Lorsqu'elle tente de se raisonner, c'est pire. Ses dents claquent, ses cheveux tombent, son crâne devient une migraine, et ses insomnies, une guerre froide.

Elle se sent en danger, mais de quoi ? Comment expliquer cela ? Cela ne s'explique pas. Cela n'a pas de raison, pas de tête, aucune cause connue, dit-elle au médecin. Il doit bien y avoir quelque chose… non, il n'y a rien. Rien d'apparent. Rien dont on pourrait dire : voilà le mal, il est là, on le tient, on s'en occupe, on le maîtrise. Claire ne peut témoigner que des sifflements, des sons obscurs et lancinants, une voix peut-être, qui appelle. Lui revient en bouche le goût de la terre noire, reconnaissable, sans être franc. Le docteur ne comprend pas ce que la terre vient faire dans son histoire. Elle non plus, mais elle sait qu'elle est là. C'est l'une de ses seules certitudes à présent. Et comment parler des bourdonnements dans ses oreilles sous forme de convocation ? Il n'y a que l'acouphène qui pourrait les justifier.

Quelqu'un qui entend des voix et mange de la terre, ce n'est jamais bon signe… du point de vue de la médecine en tout cas.

Des images affluent, effrayantes, dans l'esprit de Claire : la lithosphère qui tremble, qui craque et qui dévore. Des secousses la traversent, elle s'agrippe à tout ce qu'elle peut, elle tente d'échapper au pire, transpire, ne sait plus où elle se trouve. Et sans prévenir quelque chose se détache nettement de cette terreur, l'effluve qu'elle aime plus que tout, celui des églantiers et celui de l'air salin mélangés, se fait sentir. À cela s'ajoutent deux syllabes : oui. Elle entend oui. Ouïe ? Elle sait dès à présent qu'elle pourra survivre au maelström.

N'empêche, c'est à coups de longues, de profondes respirations, et cela durant plusieurs jours, que Claire revient à la surface. Ce n'est plus la Claire légère qui resurgit, mais une femme grave qui ne s'en laissera pas imposer. Pourtant, elle était loin d'être naïve. On ne survit pas comme journaliste en croyant tout et son contraire. On survit grâce à son discernement.

Lorsqu'elle reprend le souffle qui la caractérise, elle revient à ses agissements ordinaires et reconnaissables. Elle ne dira rien, même pas à Charlotte, de son expérience des profondeurs, et pas question d'y retourner. Cela tombe bien puisque personne n'y est intéressé. S'il fallait que tout un chacun commence à déraper ! Et surtout, au travail… de quoi aurait-on l'air ! Les antidépresseurs existent précisément pour cela : empêcher de montrer ce qui nous gêne, nous trouble et nous retient de fonctionner dans le grand cirque. Allez, *yep ! yep !* Vive les bonbons antidérapants !

Claire préfère les longueurs de la piscine municipale et le chocolat aux médicaments qui la rendent malade. Elle ne laissera rien voir, elle se le promet. D'ailleurs personne n'a rien vu dans nos bureaux, on a fermé les yeux. Elle s'est montrée aussi compétente que productive, comme avant.

L'enclos de Tu

À Voa, les gens sont beaux. Dans l'ensemble. Ils en deviennent fascinants. Peau mate, yeux légèrement bridés, minces, très minces même, ils sont continuellement en mouvement. On dirait qu'ils ne s'arrêtent jamais, qu'ils ne dorment pas. On dirait que cette ville n'a jamais sommeil. Ses habitants sont jeunes, frais, magnifiques. Hara m'explique que Voa a été conçue pour le travail. Les flâneurs y sont rares et on ne les voit guère. Ils se perdent dans la cadence de cette cité folle.

Pour Capucine, la présence de Tu se remarque d'emblée à travers ce chaos organisé. Elle le repère dès qu'il arrive dans son champ de vision. Elle le suit de loin, aussi souvent qu'elle en a l'occasion. Elle tient pour l'instant à rester discrète. Il habite un endroit délabré où beaucoup de gens vont et viennent à tout moment de la journée. Des gens différents des autres, visiblement pauvres, mal habillés, mal rasés, coiffés sans façon. Certains d'entre eux ont une toux sèche. Tu, lui, ne tousse pas. Les femmes portent des robes défraîchies, les enfants ont de petites babouches vertes au pied. Pourquoi vertes ? Font-elles partie de l'uniforme de l'endroit ? Est-ce une pension pour les démunis ? Hara m'a fait la promesse de me faire visiter ces lieux.

Sans me dire pourquoi, Hara me raconte que Tu a tout perdu. Sans me dire ce qu'il a perdu. Je n'insiste pas. Je constate simplement que Tu ne semble pas avoir d'autres activités que celle d'écrire. Chaque matin, lorsqu'il ne pleut pas, il quitte son abri pour aller s'asseoir à quelques mètres de là, chaque fois sur le même banc, dès six heures. Il y écrit en levant rarement les yeux, sans jamais se délier les jambes, et cela, une bonne partie de la journée. Des heures et des heures. Lorsqu'il se déplace, c'est pour aller au petit étal de fruits et légumes, non loin d'où il travaille, avant de rentrer. Je parviens à voir ses déplacements par l'œil de Hara, apparaissant sous forme de minuscule appendice qui reste souvent à l'extérieur du balluchon de Tu.

Capucine n'a d'yeux que pour Tu, tandis que Hara observe sans retenue cette étrangère à la peau blanche. Je ne la distingue pas avec netteté, mais je suis presque certain qu'il s'agit de Capucine. Les longitude et latitude ne trompent pas. Tu, lui, ne semble pas la remarquer. Même lorsqu'il n'écrit pas, il est complètement absorbé. Mais par quoi ? Son visage est impassible et rien d'extérieur à lui-même ne semble attirer son attention. Je me méprends sans doute à son sujet lorsque je laisse supposer que Tu ne s'intéresse qu'à lui-même. Je suis probablement injuste. Cet homme est de toute évidence trop humble pour n'être préoccupé que par lui-même. Je ne me souviens pas d'avoir vu pareille expression sur un visage humain. Il donne l'impression de se balancer dans le vide, d'être nulle part. Ou peut-être se situe-t-il entre le dedans et le dehors, à la fois absent et farouchement présent. En l'observant, on oublie son corps décharné. Désincarné. On dirait qu'il habite ailleurs que dans sa peau. Lorsqu'il se met debout et déplie ses jambes en forme d'allumettes, on perçoit l'air qu'il déplace. Une faible quantité d'air, parce qu'il n'est pas grand. C'est cela qu'on voit, l'air, je ne peux le dire autrement.

Dans le désordre, encore expéditifs et laconiques, l'homme et la femme de l'autre jour repassent voir Tu. D'abord l'homme débraillé, et ensuite la femme, sèche, mais non dépourvue de charme. Je ne comprends pas leur langue, il faudra que Hara me traduise. La nature de leurs relations est certainement d'ordre technique. Plutôt que d'écrire, Tu travaille peut-être dans des réseaux informatiques. A-t-il accès aux comptes bancaires des grandes entreprises, des dictateurs, des banques ? Sait-il comment effacer les dettes, modifier les dossiers d'impôt ? C'est peu probable. Il ne toucherait pas son clavier de façon aussi fluide.

Tu écrit vraisemblablement. Admettons qu'il écrive. Il est possible qu'il ponde des textes qui font appel à des connaissances précises, techniques, spécialisées. Mais quelle idée de s'échiner sur un banc ! Pourquoi pas dans un bureau, sur une chaise confortable avec quelques plantes et un verre d'eau à proximité ?

Hara consent à m'amener chez Tu. Nous empruntons un escalier étroit, sombre, plutôt court, malgré ses trois virages qui donnent le tournis. Et puis un long corridor se profile devant nous, glauque, où j'aperçois des espaces alignés à peine plus grands que des enclos à bovins, délimités de tous côtés par des grilles. Certains sont un peu plus spacieux, mais à peine, de façon à loger une femme et deux ou trois enfants. Je distingue mal. C'est là qu'habite Tu, dans l'une de ces cages. Nous entendons des rires étouffés et quelques pleurs, des plaintes aussi. Ce sont celles d'une vieille dame égarée. Des cordes à linge surmontent plusieurs de ces geôles. L'étroitesse des lieux donne à penser qu'il y fait très chaud. La vieille femme récidive, se lamente, bêle. Avant même d'allumer une lampe de faible intensité, Tu enlève sa chemise et l'agite en éventail. Il loge en quelque sorte dans une boîte en carton de cinéma maison, juste assez grande pour allonger ses jambes et mettre ses bras en croix. Un tapis et une mince couverture lui servent de lit. Il s'y assoit en position de yogi et l'image s'efface.

Comment peut-on en arriver là ? Comment peut-on y vivre ? Être réduit à sa plus petite expression. Et où sont les toilettes, le lavabo ? Même pas de vraie porte pour préserver son intimité, même pas de fenêtre, rien qui laisse croire qu'on est encore en vie. Je comprends mieux le regard de Tu, ses gestes limités, sa maigreur, sa discrétion. Si Capucine savait !

Elle ignore tout de cet homme. Elle ne devrait pas le suivre. Elle devrait le laisser tranquille. Elle qui a tout l'espace voulu, elle à qui le monde appartient.

Bâillon

Ça y est, c'est fait, elle l'a abordé. Capucine marche aux côtés de Tu. Rien à faire. Ils ne vont pas très loin. Ils penchent leurs corps au-dessus d'un garde-fou en acier, sur un pont. Le vent m'empêche de bien les entendre, je capte des bribes de conversation. Tu parle français. Ce n'est pas possible, j'écoute encore, et je reconnais nos tonalités. Il dit qu'il pratique quelques langues. Le mot journaliste se détache soudain et tout s'explique.

Tu reste prudent avec Capucine. Il lui dit seulement qu'il est journaliste. Elle ferait mieux de parler la langue de Hara pour en savoir davantage au sujet de Tu.

— Pourquoi écrivez-vous sur un banc ?

— Parce que ça me plaît. Et puis, vous savez, dans cette ville, les espaces de bureau sont très chers.

— Pourquoi ne rédigez-vous pas à votre journal ?

— Je travaille à mon compte, j'écris pour différentes publications. Vous, que faites-vous ici ?

— Rien. J'observe les gens.

— Et puis ?

— Et puis, c'est fascinant. Tout est si accéléré ici, encore plus qu'ailleurs.

— Ça vous plaît toute cette vitesse ?

— Ce n'est pas la vitesse qui m'intéresse, mais la capacité des gens à vivre aussi rapidement.

— Des jeunes. Il n'y en a que pour les jeunes ici.

— Nous, nous ne sommes plus tout neufs et…

— Ça ne compte pas. Vous semblez en voyage et moi je vis dans un monde parallèle. Je ne fais pas partie de la parade.

Sans prévenir, Tu prend congé de Capucine et retourne sur son banc, vers son écran. Il répond à une correspondante prénommée Antonella, une écrivaine connue via le réseau internet d'écrivains *Ô write !* Hara me confie qu'ils ont connecté très vite ces deux-là. Ils ont un territoire commun qui semble se situer bien au-delà de l'écriture.

Elle lui demande une opinion sur un texte.

> *Je veux vivre comme à sept ans, sans chapeau, un popsicle à la main, le ventre à l'air ; sauter à la marelle, boire le vent par les fenêtres ouvertes de l'automobile de mon père ; rire, pleurer pour rien, aller courir avec les chiens, rouler à bicyclette jusqu'à tomber, morte de fatigue, dans un champ ; chanter à tue-tête, saper la soupe de ma mère, faire du bruit avec mes couverts. Puis ne sourire qu'à ceux que j'aime. Ne plus me conformer à la tyrannie de la compassion bête, m'obligeant à faire des courbettes qui ne me ressemblent pas. Parce que, à sept ans, on ne ressemble à personne. Les compromis n'existent pas.*

— Qu'est qu'un *popsicle* ?

— Un jus congelé monté sur deux petits bâtons de bois.

— Mmm…

— Ce n'est pas très naturel.

— Tant pis… le procédé doit rafraîchir.

— Oui, c'est pas mal. Et le texte ?

— Il est impeccable.

— Impossible. Tu, vous m'épargnez un peu trop.

— La seule chose que je pourrais vous reprocher est d'être trop libre, je suis jaloux.

— Merci, mon ami.

Après cet échange, Tu repart dans sa tanière d'un pas souple et approximatif, en envoyant la main à Capucine interloquée depuis qu'il a pris congé d'elle sans façon. Il rentre plus tôt que d'habitude, voulant sans doute éviter les ennuis que pourraient entraîner les contacts avec cette étrangère.

Il faut savoir que sur Hara se construisent des textes qui ne seront jamais signés avec le véritable nom de l'auteur, lequel a déjà été fort bien connu à Voa, avant d'être bâillonné et finalement renié. Tu était un grand journaliste qui couvrait l'actualité du pays. Il avait l'art d'exposer les faits de telle sorte que les événements déterminants devenaient incontournables. Sans pratiquer explicitement l'analyse, il savait comment mettre les forces en présence dans des perspectives qui devenaient soudain tout aussi évidentes qu'embarrassantes pour ceux en position de pouvoir : dirigeants d'entreprises, chefs d'État, magistrats… Comme il était devenu trop gênant pour toutes ces autorités, on a su faire en sorte qu'il soit congédié et empêché d'écrire dans les grands journaux de la ville. Tu publie désormais pour une presse qui prend position en faveur des plus démunis et prône le partage de la richesse. Ces publications seraient menacées de mort si le nom de Tu apparaissait dans leurs pages. Hara m'explique qu'il signe sous le pseudonyme de Kiri. Avec Hara, ils ne sont pas dépourvus d'humour ces deux-là : *harakiri !*

Vivement Charlotte !

Capucine doit absolument écrire à Charlotte, qu'elle surnomme Escogriffe. Elle ne lui enverra pas de sms, elle a besoin de se répandre un peu. Un courriel est plus approprié.

> Chère Escogriffe,
>
> Tu ne me manques pas, mais j'ai envie de t'écrire. Comment va Giboule et ses Gibouléens ? Avez-vous un nouveau maire ? Ta grande gueule crée un vide, tout de même. Juste ce qu'il faut pour me demander ce qu'il vous arrive, à toi et aux autres. Ne me donne pas de nouvelles de Joël, je n'en veux pas, ni de la Denim. La plage a-t-elle été nettoyée ? Quels sont les films à l'affiche : ta rencontre avec le bel architecte ? Auras-tu ta maison en bord de mer ? Je reste à Voa. Cette ville est mieux que tout ce que j'avais imaginé. J'ai rencontré quelqu'un hors du commun. Ça devrait t'intéresser, il est journaliste. Si tu es très gentille, je t'en parlerai plus longuement dans mon prochain message.
>
> Je t'aime, grande sotte.
>
> Ta Mouette xx
>
> P.-S. – Je pense que je commencerai bientôt un récit de voyage.

> Espèce de Mouette,
>
> Ne te gêne surtout pas pour me dire comment tu vas. Es-tu en forme ? J'ignorais que tu voulais écrire, toi qui hais cette « activité prétentieuse ». J'ai hâte de lire ton voyage. Alors cet homme ? Petit, grand, fin, civilisé, joyeux, pas assez laid ? N'oublie pas que tu as des comptes à me rendre, nous nous le sommes promis.
>
> La plage n'a toujours pas été nettoyée, malgré les promesses répétées du grand Maron. Nous voulons tous l'étrangler. Chacun nettoie son carré de sable. Pathétique !
>
> L'architecte, il est bien bâti, je te le jure. Il a même un prénom et un nom : Constantin. Constantin Lacroix. C'est un garçon drôle mais réservé de prime abord. Ses cheveux sont bouclés noirs. Il a un sourire foudroyant, je craque à chaque fois qu'il montre ses dents. Il revient souvent à Giboule et m'a proposé (tu risques de rire) de nous construire une maison en bord de mer, entre ici et Obèse. Pourquoi pas ? Ça vaut la peine de rêver puisque c'est en voie de se réaliser.
>
> Ton Escogriffe xx

Quelle bonne nouvelle ! Et quelle chance ! C'est super.

Comment te décrire Tu ? Je sais que je n'y arriverai pas. Il pourrait se fredonner. On devrait faire un Skype, je te le chanterais. Il a des yeux tristes et verts. J'ai l'impression que son regard s'accroche à quelque chose que je n'arrive pas à voir. Pire que sa beauté, il bouge à m'en décrocher le cœur. Tu est maigre, mais ses mouvements sont ronds. Tu vois, j'ai l'air d'une folle. Je deviens ésotérique en en parlant.

Ta Mouette

Si j'ai bien compris, ton Jules s'appelle Tu. C'est bizarre pour les conjugaisons. Je suis contente pour toi. Faites-vous des projets ? Il écrit dans quel genre de journal, ton Tu ?

E.

Il s'appelle Tu, mais ce n'est pas mon Jules. Comme fille, il ne faut pas être pressée avec ce genre de garçon. Je suis dans les travaux d'approche. Il est très discret, pour ne pas dire secret. Hâte d'en avoir plus long à te dire à son sujet.

M. xx

Ta boue

Certains disent à tort que Joël modèle le bois. D'autres, se croyant plus futés, affirment que c'est le bois qui le façonne. Moi je pense qu'il compose, qu'il improvise avec lui, se laisse surprendre par sa délicatesse, son implacabilité ou sa paresse, sa malléabilité, sa perméabilité, son savoir. Il a beau en rassembler les morceaux, les coller, les clouer, les joindre, il est un peu vrai que les arbres le transforment. Qu'il les polisse, les amadoue, les vernisse, c'est lui aussi qui s'adoucit et se déride. Son labeur n'est que pure expression, un chant avec le merisier ou l'érable. Dans ces conditions, impossible de pourrir, de périr. Joël a appris à s'enfoncer dans la forêt avec patience, à écarter les branches d'épinettes, à calmer ses inquiétudes.

Un soir, tout imbibé de l'essence qu'on m'avait jetée en pleine une, pensant m'utiliser pour allumer un feu de plage, j'ai vu Joël surgir du boisé sans s'exposer ni se cacher des jeunes qui festoyaient non loin de là. Mon piètre état ne m'a pas empêché de lire sur son visage. Je fus frappé par l'absence de tension qu'on voit d'ordinaire sur ses traits. On l'aurait dit sorti d'un sommeil d'enfant, paisible et prêt à dévaler les escaliers pour aller boire un verre de lait. Il marchait sans rien retenir, sans mettre l'accent sur ce qu'il avait vu dans le bois, sans les apparences qui le préoccupent la plupart du temps. Il avait vu et cela semblait lui suffire. Je ne pourrais vous dire ce qui avait retenu son attention puisque je moisissais sur la grève pendant qu'il était chez les arbres, d'où il revenait transfiguré, rajeuni, émancipé du devoir de bonheur. La mer ne pourrait pas avoir le même effet chez un homme. Du moins pas de cette façon.

Claire souhaite prendre modèle sur Joël : raboter, poncer, lisser les surfaces. L'ébénisterie implique entre autres la présentation de différentes parois qu'il faut apprendre à polir. Claire se prête à cet exercice dans différents contextes. Au boulot, c'est bon, elle a appris à composer avec le monde des apparences. Ce n'est pas un endroit pour se plaindre ni pour chercher à exercer trop de pouvoir. Elle a opté pour la voie simple : travailler de longues heures pour peu de bénéfices. La petite bête noire, elle la cherche dans les dossiers politiques, où l'on apprécie sa perspicacité. Elle aplanit juste ce qu'il faut les conséquences de certaines décisions prises à l'Hôtel de Ville. Il reste bien quelques aspérités, mais on constate qu'elle ne peut les limer davantage. Ce serait suspect. Son travail est impeccable. Elle présente un beau profil.

Là où tout se complique, c'est dans la sphère personnelle de Claire, plus précisément avec Joël. Cet homme lui dissimule des choses. Elle pressent même qu'il s'agit de l'essentiel de lui-même. Les textes qu'il envoie au journal, par exemple. Parce qu'elle est presque certaine qu'il les écrit. Pourquoi ne le lui dit-il pas ? Elle ne parvient pas à se l'expliquer. Qu'on arrange la réalité dans la vie professionnelle, elle le veut bien, mais qu'on joue à cache-cache entre amoureux lui est insupportable. D'ailleurs, par moments, elle se sent moins amoureuse de Joël. Tout ce qui l'intéresse est d'élucider le mystère de ce zèbre qu'elle épie des heures durant.

Visiblement, elle n'est pas ébéniste ! Elle ne sait pas faire avec ces textures. Comment s'adapte-t-il à tous ces bois différents ? Comment parvient-il à placer des tablettes à angle droit ? Elle voit bien que les matériaux lui disent toujours oui, à lui. Matières à réflexion…

Claire n'est pas douée pour amadouer le bois, certes, mais elle excelle dans l'observation. Elle dit vouloir apprendre à fonctionner avec Joël. Ce qui l'autorise à passer des jours dans sa maison, à vaquer à différentes occupations tout en gardant un œil sur lui pendant qu'il lit le journal, assemble les meubles, regarde par la fenêtre, et n'écrit pas. Jamais elle ne le voit assis à son bureau pour pianoter sur le clavier ou noter à la main. Elle devra s'y prendre autrement pour trouver ce qu'elle cherche. Contre toute attente, c'est lui qui aborde le sujet des textes qui proviennent d'on ne sait où.

— Pas mal ces papiers qui paraissent régulièrement dans *Giboulées,* non ?

— Quels papiers ?

— Ceux qu'on publie de temps à autre avec une signature très personnelle.

— Ah ! Ces drôles de billets signés Trouille…

— Oui. Je me demande bien qui en est l'auteur.

— Nous sommes quelques-uns à nous poser cette question…

— Tu n'as aucune idée de leur provenance ?

— Comment veux-tu que je le sache ? Toi, tu sembles savoir…

— Mais non… je ne te demanderais pas ton point de vue.

Comment arrivent-ils ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ils viennent sans doute dans une enveloppe timbrée.

D'où vient-elle ?

— On les reçoit par internet d'une adresse *hormail.*

Elle pense que Joël lui ment. Elle ne croit pas à cet air faussement dégagé qu'il se donne. Tout à coup, sans prévenir, il revient à la charge et prolonge la conversation.

— Ils te plaisent, à toi, ces textes ?

— Ils me surprennent chaque fois.

— Vous ne cherchez pas à savoir qui les signe ?

— Pourquoi ? Nous avons bien d'autres priorités. Veux-tu t'en occuper ?

— Ce serait une idée…

Décidément Claire trouve cet homme séduisant. C'est un jeu. Ce ne peut être qu'un jeu. Elle retrouve les plaisanteries d'enfance qu'elle élaborait avec Nicolas.

— Tu devras trouver. Et ça risque de ne pas être simple.

— Je suis un excellent enquêteur.

— Il faudra faire tes preuves.

— Je les ferai et te les donnerai.

C'est ainsi qu'ils retournent au lit, s'agitant à travers les piles de lessive fraîche, les magazines de voitures de sport et quelques-unes de mes éditions. Ils jouent pendant des heures, naviguent entre effleurements, morsures, ébats des corps qui prennent l'allure d'un chant. En notes orphelines ou en chœur, ils vocalisent, se chuchotent des airs, hurlent à la lune, qui se montre soudain. Rarement ballade n'aura été aussi enflammée.

Tout reprend enfin un sens et rentre dans leur ordre, leur façon de faire les choses. Qu'il leur est bon de préparer la mayonnaise et d'apprêter les poissons ! Vivement du maquereau, de l'éperlan ! Par ici la chapelure, on sait enrober lorsque nécessaire… Le potager donne une récolte savoureuse. On a les mains pleines de fines herbes, de choux, de haricots. Puis Claire commence à asperger Joël avec l'arrosoir, lequel riposte avec des mottes de terre humide qui se transforment en boue. Le linge étendu sur la corde reçoit sa part. Tout devient glaise.

Un délire s'empare d'eux et ameute le voisinage. Madame Denim en a marre de Joël et de ses esclandres. Elle appelle les policiers, qui débarquent et constatent, ahuris, l'état du potager. Ils reçoivent même des bouquets de coriandre en pleine tronche. Éclats de rire généraux. Claire et Joël devront néanmoins baisser le ton de quelques octaves. Ils dérangent les autres citoyens. Surtout ceux qui s'ennuient, ne savent pas quoi faire, en ont assez de regarder la télé ou de mauvais films loués au dépanneur du coin. Madame Denim est de ceux-là. Pour clore l'épisode, Joël crie : « C'est ta boue ! » Il semble avoir oublié – ou peut-être ne l'a-t-il jamais su – que l'euphorie mime parfois la joie.

Chez madame qui déjà ?

Madame Denim aime l'ordre. Elle passe ses journées à déplacer les conserves dans son garde-manger. Trop mal rangé ! Elle peut commencer par les aligner en groupes de trois. Elle change ensuite d'idée parce qu'elles s'étendent en largeur et empiètent sur l'autre série de pots. Lorsqu'un cerne nargue le plastique qui recouvre une tablette, elle s'empresse de le nettoyer avec un jet abondant du *pouich-pouich* le plus recommandé à l'écran. Madame Denim sait y faire !

On peut dire qu'elle est maigre, madame Denim. À force de s'agiter en tous sens, la chair décolle de ses os. C'est sans doute pour cela que sa peau est flasque. Il n'est peut-être pas nécessaire de dire qu'elle n'est plus très jeune. L'a-t-elle déjà été ? On la sent râpeuse et son odeur aigre ne favorise pas les rapprochements. Peut-être à cause de la multitude de produits ménagers qu'elle emploie avec une grande générosité. Est-ce là sa seule largesse ?

Madame Denim fume beaucoup, ingurgite des boissons énergétiques et déteste les légumes frais. Le potager de Joël, si elle pouvait, elle irait le remplir d'excréments de chats et de chiens. Mais elle n'aime pas davantage les animaux, qui le lui rendent bien. Et Joël, Joël, elle ne peut le blairer.

Pourquoi cette aversion envers Joël ? Claire cherche à savoir.

Elle est reçue comme une reine dans ce royaume qui brille, mais dont les odeurs de produits virils la prennent à la gorge. Un breuvage rempli de caféine, des biscuits recouverts de chocolat, du sucre à la crème, la porte de madame Denim s'ouvre grand pour Claire.

Ici, cuisine et salle à manger font aire commune. Une chaise berçante est plantée à côté de la cuisinière et, chose étrange, le congélateur trône entre deux fauteuils dans le salon. Cela est sans doute dû au fait que la maisonnette de madame Denim n'a ni sous-sol ni cave. Elle a beau être maigre, madame Denim, elle n'est pas dépourvue de denrées. Lorsqu'elle plie la porte accordéon de son garde-manger, une colonie de conserves alignées se tiennent par ordre de grandeur et semblent sourire à Claire, qui ne se prive pas de leur rendre son enchantement. Le rouge profond des betteraves s'exhibe à l'extrême gauche d'une tablette, puis suivent les haricots jaunes, les confitures de fraises, les ketchups verts et rouges, et pour boucler la marche, à droite, des gelées de couleur orange. La porte accordéon se déploie sèchement en sens inverse, comme si madame Denim avait décidé que ses trésors ne pouvaient souffrir plus longtemps le regard étranger. Toujours brouillonne pour ce genre de choses, Claire reste admirative devant l'ordre irréprochable des affaires de la voisine de Joël. À force d'ingurgiter le breuvage rempli de caféine et de faire fondre les sucres à la crème dans sa bouche, Claire se berce avec vigueur et entrain. Il semble que sa bonne humeur sera sans fin. De son côté, madame Denim n'est pas dépourvue de clairvoyance. Elle a une idée assez précise de la visite de Claire dans ses quartiers. Elle lui livre sans préambule ce qu'elle considère être les travers de Joël : « Y aurait pas pu s'en prendre une comme vous, une plus vieille… mais non, y fallait qu'y s'farcisse des p'tites, des toutes neuves, des qui avaient pas beaucoup d'expérience. R'marquez, aujourd'hui, ça commence jeune à batifoler. Ça doit vite s'user, c'est comme n'importe quoi. J'vous r'garde, là, pis j'me d'mande ce que vous lui trouvez à Joël. Parce qu'on va pas se l'cacher, c'est pas le plus sexy en ville… » Pas moyen de placer un mot, madame Denim poursuit.

Elle lui parle des disputes de Joël avec la rouquine, sa dernière « prise » avant Claire. Des cris à toute heure du jour et de la nuit, des insultes qui partaient en fusée dans le ciel, des coups, elle pourrait le jurer. Puis ce chien brun, haut, long, large, sale, cette « écœuranterie maudite » à qui elle aurait volontiers lancé des pierres. Oh ! Il n'aurait pas fallu qu'il vienne folâtrer une seule fois sur son terrain, elle aurait su comment le faire décamper, l'animal… Ce bâtard qui n'arrêtait jamais de japper et qui gommait tout ce que la Denim aurait tant aimé entendre. Le prénom de la jeune femme, par exemple, elle en a toujours douté. Elle opte pour Capucine, avec ses jupes courtes, ses décolletés prononcés, une crinière tellement désordonnée qu'il aurait fallu l'amener faire un stage dans le garde-manger de la voisine. On imagine le genre. Si, l'image nous vient. Une fille en feu, dangereuse, mais sans doute pas autant que lui, Joël. Parce que même sans demander à madame Denim lequel des deux a sa préférence, celle-ci la livre sans détour : elle penche pour la fille rousse, celle qu'elle n'a plus vue du jour au lendemain, qui s'est envolée. Et pourquoi ? Mais surtout comment ? Le ton de madame Denim est plein de sous-entendus et laisse croire que Joël l'aurait fait disparaître. Si elle pousse un peu loin ses suppositions, la voisine, elle finira par perdre de sa crédibilité. Et cela ne semble pas lui suffire puisqu'elle examine aussi l'évaporation de l'épouse de Joël comme un événement étrange et nébuleux. Il lui est visiblement difficile de croire qu'une femme comme Esther ait pu partir sur un coup de tête. Un accident ou un cancer, peut-être, mais un coup de tête… cela lui semble plus que douteux. Précisons que madame Denim s'y connaît dans le spectre des maux, on ne lui passe pas n'importe quoi. Elle regarde plusieurs émissions spécialisées en santé, les enregistre et se les rejoue au besoin. Une fine connaisseuse !

Claire ne tarde pas à apprendre comment Joël aurait pu effacer Esther : « Un empoisonnement, voilà ! » C'est vite dit. Ouf ! Elle n'y va pas par quatre chemins, madame qui déjà ? Claire ne veut plus retourner chez cette névrosée de Denim.

D'où venez-vous ?

Sur l'autre continent, Tu invite Capucine à s'asseoir près de lui, sur le banc. « Parlez-moi de vous. D'où venez-vous ? »

Il s'agit bien de Capucine. Elle prononce son prénom et se présente à Tu de façon officielle. Elle dit qu'elle est née dans les terres, à quelques kilomètres de la mer, qu'elle sentait toujours trop loin, inatteignable. Elle parle de sa théorie sur la verticalité et l'horizontalité ; qu'il y a des gens plus à l'aise dans les forêts ou les villes, à la verticale, alors que d'autres ont besoin de sentir l'horizon, comme en bord de mer. Elle fait partie de ceux-ci. Les lieux couverts d'arbres la mettent dans un état qui avoisine l'inquiétude et parfois même l'angoisse. Capucine a pourtant tenté de se laisser apprivoiser par les épinettes, les bouleaux, les érables, mais surtout par les sapins. Son père était homme des bois. Son père connaissait les conifères, les grands et les petits feuillus mieux que personne. Son père avait ce savoir-là. C'est d'ailleurs pour cela qu'elle ne le voyait pas. Presque pas. Il bûchait fort tous les jours et roulait de nombreux kilomètres pour revenir exténué les fins de semaine vers sa famille. Il parlait peu, mais avait le verbe tranchant. Elle n'a pas eu l'occasion de le connaître vraiment. Elle l'imaginait plus qu'elle ne le voyait. Une année, il a amené Capucine couper le sapin pour Noël. Que lui et elle dans le boisé, loin, derrière la maison. Ce jour-là, elle a aimé la forêt. Elle en redemandait. Elle appelait les arbres par leurs noms et tous s'inclinaient sur leur passage. C'était jour de fête, c'était merveilleux. Son père la protégeait des branches qui auraient pu lui égratigner les yeux ou le visage. Il était là pour elle, il était revenu. Pour vraiment apprécier la verticalité, il lui aurait fallu d'autres séances comme celle-là avec son père, d'autres promenades parmi les végétaux, avec celui qu'elle aurait voulu rencontrer plus souvent.

Tu reste surpris de cette confidence. Il ne sait pas quoi dire. Il fait comme le papa de Capucine, il ne dit rien. Pour certaines gens, il est plus facile de se confier à une personne qu'ils ne connaissent pas ou qu'ils ne reverront plus.

Elle poursuit avec des aveux sur la mer, pas très loin, toujours dans les parages, presque là, mais rarement accessible. Les flots, à quelques kilomètres, qu'elle ne voyait que l'été. Elle y allait plusieurs fois par semaine, en juillet et en août, avec sa mère et des cousines. Les galets, le sable, le ciel qui rejoignait la mer, tout y était pour laisser entrevoir des possibilités, malgré plusieurs restrictions :

- Prendre garde à la marée montante ;
- Ne pas aller en eau profonde ;
- Ne pas parler aux étrangers trop longtemps (ce n'était pas dit explicitement, mais les petites le savaient) ;
- Ne pas rapporter trop de coquillages ;
- Ne pas manger dans la voiture ;
- Nettoyer minutieusement ses orteils après le bain ;
- Bien se secouer pour ne pas ramener de sable dans la voiture ;
- Ne pas rouspéter et respecter tous les ordres de la mère.

C'étaient en quelque sorte les conditions les plus importantes. Il y en avait d'autres, bien que les conséquences de leur non-observance fussent moins sévères que pour les règles majeures, pour lesquelles la sanction était grave : pas de mer la prochaine semaine ! Quoique la mère eût du mal à maintenir sa punition et les gamines le savaient. Ce qui jouait en sa faveur était son autorité, voire sa capacité à effrayer les filles, à leur faire entrevoir le pire, et même davantage. C'était cela le grand pouvoir de la mère : les effaroucher, il faut bien s'en souvenir.

Les enfants, elles, devaient avoir l'œil. Et Capucine ne savait pas toujours rester vigilante, distraite par les exhalaisons salées, les teintes du ciel et de l'eau qui se renouvelaient continuellement, le vent chaud qui passait soudain au frais à marée montante, les chiens des autres (pas question d'en avoir un) qui gambadaient comme des fous. Absorbée par toute la vie à sa portée, elle en devenait oublieuse de la charte familiale. La voix réprobatrice de sa mère la ramenait là où il le fallait, au bord d'un affolement hors de contrôle. Elle sentait son pouls s'accélérer avec la remontrance. Comme dans le poème de Prévert, elle obéissait avec la tête, mais son cœur refusait la loi. Ce qui se traduisait par une envie de pipi qu'elle ne pouvait retenir, qu'elle laissait filer sur la banquette de la voiture, ou debout, à la vue de tous. Elle les mettait toutes dans l'embarras.

Capucine cesse net de raconter. Elle revient à la mesure de la situation. Elle ne connaît pas cet homme et comprend qu'elle devient indécente. Elle voudrait pourtant lui montrer ce qu'elle a de plus beau, ce qu'elle a emprunté à la mer : le spectre des possibilités, la navigation, le voyage. Elle n'ose pas parler d'errance. Peut-être qu'elle le devrait. Puisque Tu erre à sa manière. Il est possible qu'ils se ressemblent. C'est la première fois qu'elle y pense.

Tu a fermé les yeux et ne dit rien.

— Où êtes-vous, Tu ?

— Où voulez-vous que je sois ? En bord de mer, voyons…

Capucine l'a fait se déplacer. Un grand jour pour celui dont les allées et venues sont restreintes. Il ouvre les yeux et lui sourit pour la première fois. Son visage s'illumine, baigne dans une joie qu'elle n'a jamais vue. Un sourire qui déclare son contentement. Il n'y a pas que sa bouche, ses joues, son nez qui expriment son ravissement. Cela s'observe aussi dans ses mains, ses épaules, son cou, ses yeux, lesquels présentent une inclinaison nouvelle, une vitalité qu'elle ne lui connaît pas. Ce qu'elle voit la renverse. En Tu, elle retrouve son chemin, rentre à la maison. Les mots sont un surplus. Capucine et Tu ne souhaitent pas d'excédent sur ce qui existe tout chaud, tout vivant, entre eux. Pas d'excédent, pas d'excès.

Ils vont chez elle, à l'hôtel. La chambre modeste est un luxe inespéré pour Tu. Il restera longtemps sous le jet ardent de la douche. Il est sans âge, sans condition sociale pour recevoir toute cette eau d'un seul coup. Il en jouit, il en pleure. Il redevient un homme au sens large du terme. La Grâce.

Lorsqu'il sort de la salle de bain, on le voit avec une serviette enroulée autour de la taille. Qu'il est mince ! Qu'il est beau ! Capucine, elle, a enfilé une robe légère d'un rose presque blanc. Ils se désirent, mais ne se toucheront pas. Pas déjà. Ils traînent, se regardent, se frôlent, rigolent. Par la fenêtre, ils dévisagent les bateaux qui passent au loin.

Redoux-le-chat

Je ne peux parler de la vie à Giboule sans qu'il soit question de Redoux-le-chat, notre centre-ville sentimental. Le regarder faire sa ronde matinale sur Ondée, notre rue principale, est pur bonheur. Il commence par la poissonnerie – qu'il aime plus que tout – où il danse pour quelques sardines fraîches. Le rouquin expose son ventre dodu aux passants qui rigolent tout en admirant ses prouesses. Il se réjouit d'être dans les bonnes grâces de monsieur Marin, le propriétaire du commerce. Redoux est aux anges !

On le voit, après, rôder dans le stationnement de la pharmacie où l'attend Orage pour jouer. Il faut comprendre qu'Orage a de drôles de manières de s'amuser. On dirait qu'il se bat. Il lance sa grosse patte sur le cou de l'autre chat. Tous les félins de Giboule, invariablement, sont en guerre avec cet animal qui ne sait pas communiquer avec son espèce. Excepté Redoux, qui a compris que ces maladresses ne sont en fait que des appels au jeu. De feintes en bondissements, ils folâtrent jusqu'au bord de l'épuisement. Leur instinct les ramène vers la rue où chacun vaque à ses occupations.

Pour Redoux, cela veut dire quelques heures à se tenir près du bureau de poste où il se frôle à toutes les jambes qui y entrent et en ressortent. Qu'elles soient vêtues ou nues, velues ou grasses, cela ne semble avoir aucune importance. Il a un sens profond de la démocratie : accès pour tous à l'affection, aux mêmes conditions et dans le même langage. En échange, Redoux reçoit les bonjours de la plupart des pattes, des gigots, des cannes, quand ce n'est pas des câlins et des bisous. Redoux sait se faire aimer. Parce qu'il aime. Il aime tant qu'il déborde d'amitié. Même madame Denim ne peut s'empêcher de lui jeter un petit sourire sec, ce n'est pas peu dire !

Redoux sait, lui aussi, bon nombre de choses. Pour être plus précis, il ne les sait pas, il les sent. On ne peut rien lui cacher. On pourrait croire qu'il avale n'importe quoi et on serait dans l'erreur. Redoux choisit. Il ne suit pas le premier venu sur sa route. Impossible de lui mentir. Il s'avance et perçoit une multitude de choses jugées insignifiantes pour le commun des mortels. Il aime, mais ne se laisse pas enfirouaper. Son extrême gentillesse est interprétée comme de la bêtise la plupart du temps. Sa gentillesse n'est pas prise au sérieux. Cela, il le renifle. Pourtant il ne voudrait pour rien au monde que ce malentendu avec les humains l'empêche de les aimer. Leur confusion, au contraire, va droit au cœur de Redoux.

Il faut le voir avec Manon Lamoureux, il en devient dingue. Dès qu'elle se pointe à la poste, il accourt droit sur la petite handicapée toute déformée. Elle le prend dans ses bras et lui parle si doucement qu'il en frémit de l'extrémité de la queue au sommet du crâne. Elle est si sincère. Il fait bon les regarder tous les deux. Cela rassure sur l'amitié entre les races, oui, les races, pourquoi pas l'amitié entre les races !

Maurice-mon-éditeur serait surpris de constater que je réfléchis par moi-même. Je ne fais même que cela ! Ils ont beau me décorer avec leurs gros titres, leurs encadrés, leurs mots, leurs compléments d'objet direct, adverbes, adjectifs, conjonctions, conjonctivites aiguës de l'actualité, j'ai appris à penser à force de recevoir tous ces flots d'information.

Redoux, c'est différent. Il avance à l'instinct, mais d'un autre genre que celui de Claire. Claire a du flair alors que Redoux est happé par ce qu'on ne voit guère. Il est saisi par l'insaisissable, les parfums délicats. Si délicats qu'ils passent inaperçus, avalés par les vapeurs d'essence, de boulangerie, de poissonnerie. Redoux discerne l'ennui, la mélancolie, la joie, la jalousie, lesquels se captent rarement par les angles obtus des gens pressés d'en arriver au but.

On pourrait croire que, ici, à Giboule, l'accélération a épargné le petit bassin de population. Rien de plus faux. Les gens en sont très atteints, peut-être davantage qu'ailleurs. On pourrait croire que dans les villes miniatures les gens vivent comme avant la qualité tôôôtale et l'hyper-performance. On se leurre en croyant que ces citoyens-là ne se sont pas mis au goût du jour. Il suffit de les voir démarrer leur journée, se rendre sur leur lieu de travail et revenir le soir, épuisés, impatients sur les routes, pour comprendre qu'il est hors de question pour eux de passer à côté du progrès. Ils sont pareils aux citadins des grandes zones urbaines : ils se lèvent en vitesse, partent en tourmente après avoir déjeuné approximativement, font leur dépôt de petits dans une garderie et se dirigent en trombe vers ce qui remplace tout. Absolument tout. Même ce qu'ils disent aimer plus que tout : leurs enfants et la personne qui partage leur vie. Ce qu'ils ont d'éros, d'ardeur, d'intelligence et de cœur, ils l'investissent dans ce qui remplace tout.

Le dernier billet reçu parle justement de ville et de campagne, mais il ne sera pas publié. Sans doute trop philosophique pour le genre de la maison. Il y a des limites à la réflexion ! Le voici, entre nous :

> *En tout lieu se trouvent un centre et une périphérie. Pensons aux noyaux des villes et à leurs places… ils ont toujours un rayonnement. Certains d'entre nous préfèrent vivre dans l'agglomération, tandis que d'autres s'en éloignent, croyant peut-être éviter le lieu commun. Nous devrions plutôt dire que ces derniers n'aiment pas le nombril des cités, et cela se conçoit. À se tenir ainsi dans l'éloignement, ils se soustraient au pire : l'égocentrisme… Mais qui a dit que le pire nous éloignait du cœur ?*

Moi je ne le dis pas, mais je le pense parfois. Parfois seulement. Le pire peut nous éloigner du cœur.

À Giboule, notre cœur, c'est Redoux. Il console les enfants des longues absences. Il se tient aux portes des garderies et des écoles pour réconforter les petits qui en ont besoin. Ils sont nombreux à faire appel à sa présence. Ce n'est pas l'amour qui fait défaut aux bambins et aux écoliers. La plupart du temps l'amour ne leur manque pas. Ce qui leur manque est la main chaude et rassurante d'un papa, d'une maman, qui prend leur température en touchant leur front, qui prend le temps de tresser leurs cheveux, qui les prend.

Certains entrent en ce monde en déficit d'attention de leurs parents. Est-ce pour cela qu'ils en arrivent à avoir du mal à se concentrer ? On dit concentration, mais on soupçonne que ce n'est pas tout à fait ce dont il est question. C'est une façon maladroite de parler de la présence aux choses, aux autres, à soi-même sans doute.

J'ai vu, l'autre jour, quelque chose qui m'a broyé le cœur : une femme pressée, seule, avec sa gamine de huit ou neuf ans. Une femme pressée, seule, nerveuse, très nerveuse et en retard. Elle venait de terminer sa journée de travail, mais visiblement, ce n'était pas suffisant, il fallait qu'elle reparte s'activer ailleurs. Elle demandait à sa petite ce qu'elle voulait manger. L'enfant ne désirait rien de spécial puisque ni son père ni sa mère, pas de sœurs, aucun frère, personne ne partagerait ce moment avec elle. À quoi bon gaspiller un repas puisqu'elle était seule ? Sa mère s'est énervée, lui a crié dessus, a vomi des choses si hideuses que la petite a pris panique et a dévalé la côte de Giboule pour aboutir chez l'une de ses tantes où elle va rarement. Sa génitrice a tôt fait de la retrouver en appelant ci et là dans la famille. Pas sorcier. Lorsqu'elle a eu son héritière au téléphone, elle l'a menacée sur un ton sans équivoque : « Si tu ne reviens pas TOUT DE SUITE, tu ne me reverras plus JAMAIS. » La fillette est réapparue terrorisée, tellement terrorisée qu'elle deviendra anorexique. Se nourrir est dangereux : elle risque d'être abandonnée pour de bon. Je n'ose pas imaginer le reste, lorsqu'elle passera aux mains des vrais étrangers, dans des milieux de travail tous aussi toxiques les uns que les autres. Elle pourrait rester petite longtemps. Très longtemps petite et délicate.

La même femme, après ses activités du soir, un mardi, rentre dormir dans le lit de cette même petite, laquelle ne trouve pas le sommeil avant le retour de sa maman qu'elle craint de perdre à cause d'un accident de voiture ou parce qu'elle n'est pas assez aimable. Elle a toujours quelque chose qui cloche, une mèche dans l'œil, les doigts collants, d'innombrables maladresses, un rire trop puissant : une enfance encombrante. Cette femme lui servant de mère lui reproche sans cesse d'être dans la lune. Le rêve n'est-il pas le seul refuge possible pour cette gamine qui craint le pire : être délaissée par celle qui semble l'aimer, mais avec une longue liste de conditions ?

Plus tard, toujours la même mère se prépare à dire quelque chose de foudroyant à sa fille, la même, laquelle est alors adolescente. Elle ne le sait pas encore qu'elle lui lancera cela, mais elle le fera avec panache et sans retenue : JAMAIS PERSONNE NE VOUDRA DE TOI. » Cela s'entend déjà à travers les meubles inhospitaliers du salon, la table trop vite desservie, le silence de marbre qui règne dans cette maison où tout est si bien placé qu'il est difficile d'y vivre vraiment, comme une enfant en aurait besoin, avec un animal de compagnie, des plantes, le bruit des va-et-vient. Non, elle, la fille, elle fait toujours trop de bruit, marche sur les talons, parle trop fort. Lui reprocherait-on d'être vivante ? Elle ne pense qu'à une chose : partir. Vite, quitter cette maison où rien n'est possible, où sa vie même est menacée. Partir, courir, aller vers sa vie. Elle aura un chat lorsqu'elle sera grande. Un chat aussi gentil que Redoux et peut-être même un chien. Elle attend la vie. Que la vie, la sienne, arrive.

Redoux accompagne souvent cette petite au retour de l'école. Il a compris sa peur, sa détresse. Il tente du mieux qu'il peut de la rassurer, et elle se laisse faire.

L'INTANGIBLE

Comment rassurer les petits et les grands de ce vaste monde, lorsque plusieurs cherchent leur place, leur souffle, leur singularité ? À Giboule, la tombée régulière de ces fragments de texte signés Trouille n'est pas rassurante pour plus d'un. Ce pseudonyme induit, semble-t-il, une inquiétude palpable. Pourquoi Maurice-mon-éditeur choisit-il de publier ce billet et pas un autre ?

> *Ici, ce n'est pas comme ailleurs. Il n'y a pas de gens qui parlent continuellement pour convaincre les autres ou avoir le dernier mot. Personne n'insiste pour se faire entendre, pour se faire voir. Ce n'est pas la peine puisqu'on voit et on entend tout le monde. Du moins il me semble. Peut-être est-ce dû au fait que je sois ailleurs et que je ne décode pas suffisamment les signes. Peu importe, cela m'est très agréable de ne pas avoir à supporter les plaintes, les revendications et ce qui ressemble parfois à la haine, que je trouve détestable. Je préfère ici où on ne me demande pas de prendre position. Je reste observatrice et c'est merveilleux. Lorsqu'on recherche ma présence, c'est pour tenir la main d'un enfant, ou tout au plus, pour aider quelqu'un à traverser la rue. Je reste étrangère aux us et coutumes, libre de les adopter ou de les ignorer. Il ne m'est rien demandé si ce n'est de m'arrêter au feu rouge. Certains hommes me regardent et me sourient parfois. La plupart sont beaux. Je me laisse séduire, mais sans plus. Libre, je vous dis, sans aucune obligation.*

Ce passage-là, Joël pourrait le jurer, vient de Capucine. Elle écrivait déjà lorsqu'elle était chez lui. Elle ne publiait pas. Ses textes ne sortaient pas prendre l'air, elle faisait cela pour s'amuser. C'est bien sûr d'elle que venait le court billet trouvé par Claire sur la table de la salle à manger de Joël. Je regardais son écran au moment où elle l'a pondu. Tout d'un jet, elle a fait. Il aurait été publiable ce papier, en tout cas moi je l'aurais publié. Mais elle l'a gardé pour elle et, sans le savoir, pour Joël, qui n'arrêtait pas de fouiller dans les fichiers de son portable et de les éplucher lorsqu'elle partait.

Il tente de se souvenir, elle n'écrivait pas vraiment. Pas de façon soutenue, certainement pas puisqu'il n'a trouvé qu'une dizaine de tapuscrits. Y en aurait-il d'autres auxquels il n'aurait jamais eu accès ? À quand remonte le tout premier texte reçu à Giboulées ? Il faudrait y revenir, juste là, où tout a commencé.

Se pourrait-il que Capucine rédige des lignes plus engagées comme celles qui suivent et viennent de nous être expédiées ? Difficile à imaginer… Se pourrait-il que Joël ait fait à ce point erreur sur la personne de Capucine ?

> *Tout se passe comme si la Lubie avait le soutien de la communauté internationale, comme si la radio-activité à Mimosa était une nouvelle émission animée par une animatrice en vogue et que le pays du Amen n'existait pas. Tout se passe dans l'Histoire – si invraisemblable que nous ne prenons même pas le risque de nous sentir embarrassés. Notre cœur, désormais programmé pour l'efficacité, est branché sur des machines à diffuser, tandis que notre esprit est continuellement sollicité par de nouvelles histoires. Or, tout ne se passera peut-être pas comme prévu, c'est-à-dire dans notre indifférence absolue. Les morts innombrables, ceux du Douton, ceux des affrontements au Amen, ceux de la Lubie en feu, représentent une occasion extraordinaire d'ouvrir des manufactures de cercueils.*

Troublé le Joël. Il ne reconnaît pas Capucine dans cette essence, ce for intérieur. Et puis la silhouette des phrases n'a rien à voir avec ce qu'il sait d'elle. Quoique… ses humeurs inattendues lui reviennent par grappes. Des humeurs qui le déconcertaient, mais qui le fouettaient. Personne ne s'était manifesté à lui de façon aussi tranchante. Il en perdait quelques moyens. Il ne savait pas quoi dire ni quoi faire. Il ne faut pas imaginer qu'elle criait ou gesticulait en tous sens, non, elle ne faisait pas ce genre de choses. À table, lorsqu'il se mettait à parler comme une radio, elle lâchait ses couverts et cessait net de mastiquer en le regardant d'un air qu'il n'était pas certain de comprendre. D'un air de dire : « Qu'est-ce que tu fais là avec ta diarrhée verbale, je suis en train de manger ; je n'ai pas besoin d'un cours et de me faire expliquer toutes ces choses. » Les mots lui manquaient alors pour continuer. Il ne trouvait plus grand-chose à ajouter. Dans les lieux publics qu'ils fréquentaient, où Joël ne pouvait s'empêcher de séduire – il est ce genre de personne qui sourit à tout-va et fait le joli cœur, même avec le ferblantier – Capucine le tournait en ridicule : « Il faut pardonner à mon nounours chéri ses agissements infantiles ; sous ses dehors robustes, il est fragile, il mesure constamment ses effets sur les autres, il a besoin de plaire, c'est un petit chou narcissique, il vous faut être indulgent, vous avez devant vous un être qui n'est préoccupé que par lui-même, il ne le fait pas exprès, on appelle cela une personnalité toxique, mais il est si mignon, regardez-le ! » Elle balançait ce genre de chose dans un souffle, comme si elle l'aimait vraiment. À la façon d'un lait chaud sur une glace, nul ne savait comment réagir. Nul ne savait comment réagir, et néanmoins, la tyrannie de Capucine arrangeait bien des gens.

Parce que Joël n'est pas le plus apprécié à Giboule. Il est et restera un étranger malgré qu'il y ait élu domicile depuis une trentaine d'années. Pour être considéré comme un vrai Gibouléen, il faut être né à Giboule, ou comme Capucine, arriver d'un village voisin. Joël, lui, a grandi en bord de mer avec des plages de sable fin et doré, à des années-lumière de nos berges à galets. On y parle la même langue qu'ici, avec un accent qui chante, nasille et énerve. Et puis Joël met tant de temps à développer ses idées qu'il s'égare dans des considérations qu'on trouve sans intérêt. Enfin, peut-être ne s'égare-t-il pas autant que nous à l'écouter. Il y a trop de mots dans ses phrases et trop de phrases dans la moindre chose qu'il dit. Les habitants de Giboule n'ont pas l'habitude de cela. Ce sont des gens de peu de mots. Il ne faudrait pas croire qu'ils manquent d'idées, ils sont simplement à court de *lexies* pour les exprimer. Ils ont pourtant leur propre vocabulaire, une langue vernaculaire, poétique, elliptique. Ils se comprennent entre eux, complètent leur pensée avec leurs mains, des signes. Cela leur suffit. Joël s'est habitué à leur langage sans trop de souci, tout en gardant sa façon de déployer ses opinions. S'est ainsi construite sa réputation de « légèrement emmerdeur ». Jamais on n'avouera qu'on lui envie sa verve, ce serait admettre une tare.

Capucine, elle, adorait ce que les autres estiment agaçant : l'agilité verbale de Joël représentait un attrait déterminant. Elle appréciait les mots précis pour désigner tel ustensile, tel arbre, fleur ou oiseau. Elle aimait aussi sa voix, son timbre, la musique qu'elle faisait au contact de l'air, les accents toniques différents de ceux des Gibouléens. La voix de Joël lui plaisait plus que tout.

Ce qui embêtait Capucine était le débit de cet homme, comme s'il était pressé de donner son avis et de se répandre en explications de tout genre. Comme s'il cherchait à convaincre ou à épater. Ce flux, qu'il n'avait pas appris à contenir, elle ne pouvait le supporter. Le plus souvent elle considérait qu'il aurait eu avantage à ne rien dire, d'autant plus qu'il avait mauvaise haleine. Elle ne comprenait pas qu'un garçon aussi âgé ait encore tant à prouver à ses semblables. Pire, elle se demandait pourquoi il enfouissait sa belle voix sous un flux sans importance. Pour elle, c'était cela le pire, perdre son chant à travers des délires cérébraux. Alors que si peu de mots auraient suffi.

Avait-elle saisi l'essence de Joël ou rejetait-elle ce qui le déterminait d'emblée ? C'était un peu des deux. Capucine avait perçu ce que nul n'entendra jamais dans les averses verbales de Joël : sa mélodie. Qu'est-ce que tu veux manger ou quel genre de film as-tu envie de voir se transformaient en des airs intimes, chauds, vibrants, qui résonnaient longtemps en elle. C'était cela le plus envoûtant. Des phrases courtes, des bribes. Des éclats qui permettaient à l'invisible de se rendre jusqu'à eux. Jusqu'à leur secret. Elle le préférait impressionniste tandis qu'il s'exprimait avec insistance dès que l'occasion se présentait. Autrement elle l'aurait aimé, ne serait-ce que pour les lignes mélodiques, elle aurait consenti à vivre avec lui plus longtemps.

Elle-même ne savait pas pourquoi l'expansivité de Joël l'agaçait à ce point. C'était comme de lui demander d'expliquer l'inexplicable. Tout ce qu'elle arrivait à en dire, c'était l'agitation exaspérante, le verbiage, le besoin de bouger en permanence qui l'excédaient et la poussaient dans ses derniers retranchements. Elle avait cependant connaissance que sous ces apparences quelque chose se jouait, une réalité d'un autre ordre, le réel peut-être. Sous le couvert du bruit de Joël, il y avait un autre homme auquel elle avait trop peu accès. Et ce trop peu, ce manque, la jetait dehors, en dehors d'eux. Elle y décelait même une trahison, une hypocrisie de Joël qui ne voulait pas prendre soin de leur mystère, de leur sacré, en contournant leur vérité. Elle ne l'aurait pas dit ainsi, je pense, elle n'aurait pas su le dire. Il lui manquait des mots pour traduire ce qu'elle ressentait comme une injustice. Joël n'était pas digne d'un feu authentique. Joël ne connaissait que l'artifice. Capucine, elle, aspirait à un incendie et considérait y avoir droit.

Il faut aussi que je vous dise : Capucine et Joël se sont rencontrés au cœur d'un mensonge sans nom. Il avait donné rendez-vous à une femme qu'il n'avait jamais vue, avec qui il avait échangé sur le réseau social À quelle heure. Une autre rouquine, moins jeune que Capucine, mais dans la fleur de l'âge, devait le rencontrer dans un café, à Obèse. Ses mensurations permettaient à Joël d'espérer de belles heures. Arrivé d'avance pour avoir le plaisir de la voir avancer vers lui, il fut distrait par l'apparition royale de Capucine qui ne promettait rien et pourtant le renversa. Il ne savait pas, à ce jour, ce que voulait dire renverser. Il en prit dès lors toute la mesure. Elle regardait sans détour, conquérante, sans doute sur l'efficacité de ses attraits. Il osa l'aborder :

— Vous êtes Marine ?

— Oui. Comment allez-vous ?

— Bien, merci. Vous n'avez pas eu trop de mal à trouver l'endroit ?

— Je connais Obèse comme le fond de ma poche.

Et voilà ! Les deux spécialistes du canular avaient décidé de mener la blague jusqu'au bout, et lorsque Marine arriva dans la place, nul signe de reconnaissance ne lui fut manifesté. Elle reconnut Joël et esquissa un geste dans sa direction. Il fit mine de ne pas la voir et elle n'insista pas, comprenant que l'homme n'était pas très net. Elle prit cependant plaisir à l'observer parler à l'autre fille qui aurait pu être elle, mais qui ne l'était pas. Capucine n'avait rien à voir avec elle. Marine hésitait pour la moindre chose, la couleur de fard à paupières, l'essence de la glace, la localisation du siège au cinéma, rien n'était laissé au hasard. C'était la première fois qu'elle avait eu l'audace de fréquenter un réseau social et de répondre favorablement à une invitation. L'aboutissement de cette expérience confirmait en quelque sorte les préjugés qu'elle avait nourris jusque-là à l'endroit des sites de rencontres. Celle qui se prenait pour une autre parlait un peu fort, gesticulait et s'esclaffait, ce que Marine ne savait pas faire. Au contraire, ce genre de comportement provoquait son mépris. Et plutôt que de l'attrister, cela l'amusait. Elle n'aurait pas à perdre de temps avec Joël de qui, visiblement, elle n'était pas le genre. Quel accord ! Lui non plus n'appartenait pas à l'espèce qu'elle préférait.

INÉDIT ET MANŒUVRES COURANTES

Il y en a au moins une que les billets de Trouille amusent. Claire rigole fermement ce matin. Il est très tôt. Il fait très chaud. Elle lit les premières nouvelles sur les sites d'information. Ce n'est pas cela qui la divertit, mais deux papiers tout chiffonnés qu'elle découvre par terre, près de son bureau.

Le premier :

> *Rien n'est plus voluptueux que la pesanteur de juin. Rien n'est comparable à ses bouquets verts et sucrés, à ses effluves de vacances, aux promesses de ses oiseaux. Dans les cours d'école, les enfants troquent leur manteau de pluie contre leur maillot de bain. Il y a, en juin, les derniers examens et les tout premiers jours d'été, ce qui prend fin et ce qui recommence : les baux, les cartons à faire et à défaire, les nouvelles installations, les ruptures, les premiers concubinages, les départs, les retours. Toute la vie semble tenir dans ce remue-ménage. En juin, il fait si beau !*

Le second :

> *L'enfant-roi existe, je l'ai rencontré. Il est à la fois cliché et inattendu, stéréotypé et étonnant. Même s'il ne se présente pas toujours sous son meilleur jour, vous l'aimez d'emblée. L'enfant-roi sait comment s'y prendre avec les sentiments. Il est si petit, si seul, tellement triste et sans défense que vous ne pouvez rien lui refuser. Vous insistez pour lui offrir ce que vous avez de mieux. C'est ainsi qu'il obtient les clés de toutes les maisons, de tous les locaux, de tous les paradis. Peu importe l'année, le mois, le jour ; son heure est la vôtre. Vous êtes son hôte, il se sert de vous. L'idée qu'il abuse un peu de vous n'est pas pour vous déplaire, il est si charmant, cet inoffensif tyran. Vous encouragez ses efforts, le supportez dans ses travaux brillants. Jusqu'au jour où vous craquez et avez besoin de lui. Mais il n'est plus là, il a disparu. Vous rencontrez l'enfant-tyran au hasard d'une rue des décennies plus tard. Cette fois, il avance en déambulateur, encore plus petit, plus triste, vous semble-t-il, que jadis. Mais mieux assisté que jamais.*

Il y a de quoi rire. Joël fait des siennes, séduit Claire. Elle le trouve franchement malin. Et inédit. Elle savait bien qu'il écrivait tous ces textes, en voilà la démonstration. Quel rigolo ! Elle s'amuse jusqu'au bout, décide de ne pas lui faire part des plis trouvés.

Lui ne dit rien non plus. Ne vérifie pas si elle a mis la main dessus. Il attend. Il doit bien se rendre compte que les papiers ne traînent plus sur le plancher. Il attend quand même. Il joue avec elle.

La vie suit son cours : ils jardinent, disputent des parties d'échecs, cuisinent, mangent, boivent, font l'amour et dorment ensemble. Une vie simple, presque banale, si ce n'était de ces billets qui agrémentent leurs jours et deviennent manœuvres courantes.

Celui-ci traduit bien l'esprit de Joël : ce qu'il pense des politiques, sa dérision.

> *Au creux de ses mains sales, il y avait des bonbons qu'il tenait à attribuer. Mais personne n'en voulait… plus personne n'aimait les bonbons. Était-ce parce que ses mains étaient sales ? parce qu'il n'avait pas su distribuer quelque chose de plus nourrissant ? ou simplement parce que cet homme se tenait près du parlement ?*

En voici un qui m'étonne et me séduit pour la vulnérabilité qu'il offre.

> *La géographie et l'histoire expliquent mal les frontières. Elles parlent de palissade lorsqu'il y a un mur, et de quartier en plein milieu d'un ghetto. Drôle de voyage dans le pays en guerre que nous sommes, chacun en nous-même, aux limites de l'isolement. Nous présentons nos joues pour les bises et les échanges d'usage, envoyons des messages détaillant nos horaires dans le site pornographique du temps. Nous voyageons. Nos gestes, nos mots, nos pensées restent étanches dans nos déplacements. Depuis que nos estampilles ont remplacé nos parcours, notre passeport tient lieu de carte géographique et nos feux rouges, de boussoles. Heureusement, il nous reste la mer intérieure et, surtout, la transparence de l'eau : difficile de confondre corail et blessure. Le cœur peut alors s'épanouir, et les frontières s'abolir.*

C'est une façon comme une autre de se rapprocher de sa belle, d'exprimer ce qu'il n'arrive pas à lui dire autrement. Émue, Claire voudrait lui faire savoir à quel point elle estime cet inédit qu'il lui livre, mais elle préfère ne pas rompre la magie de leur jeu, c'est trop délicieux. Ces deux derniers textes seront envoyés et publiés dans mes pages. Qu'il est bon pour Claire de retrouver le fil de ses jeux d'enfance ! Sans s'en rendre compte, elle a attendu ce genre de complicité avec un amoureux depuis son frère perdu. Pendu.

Un geste qu'elle a déploré, pleuré. Une perte qu'elle n'a pu remplacer. Chaque fois qu'elle y pense, son plexus solaire s'ouvre sur un gouffre. Cette blessure semble sans fond. Je le sais parce que je la suis jusque chez la psy. Elle n'en finit pas de se sentir coupable du suicide de Nicolas. Elle a tenté d'atténuer son chagrin en empruntant à diverses pratiques : chamaniques, oniriques, artistiques, psychologiques, psychiques. Un supplice ! Pourtant, Claire n'appartient pas à cette catégorie de femmes compliquées qu'on n'arrive jamais à comprendre. Au contraire, elle est à la fois directe et pleine de tact. On voudrait la suivre partout tant elle est sûre d'elle- même. On irait avec elle en tous lieux, sauf chez sa psy, où c'est d'un pénible incommensurable. Tellement pénible qu'on ne la reconnaît plus. On ne voit qu'une vieille adolescente complètement défaite. Comme si une charrue lui était passée dessus. On a peine à croire qu'elle puisse fonctionner avec un tel accablement. On ne l'imagine même pas capable de se brosser les dents, de lever le fil de soie dentaire. Sa voix devient faible, presque inaudible. Il faut tendre l'oreille pour entendre son secret : maux de dos et de devant, à la cage thoracique. Elle confie que, par moments, elle a du mal à respirer. Puis la peau mate de son visage et ses lèvres se transforment en cire. Je supporte mal de la voir dans cet état. C'est un travail immense que de crever l'abcès d'un spleen enkysté aussi profondément dans la chair.

Je plains Claire, mais je me réjouis qu'elle ait trouvé Joël en cherchant une boulangerie.

LE CHAT, LE PONT, LA TERRE

D'abord le pont, avec Tu et Capucine dessus. Ils ne vont jamais plus loin que là, sur ce pont. Pourquoi ? Une évidence. Tu ne peut prendre trop de distance face à son circuit habituel. Déjà qu'il vient de l'agrandir considérablement en se rendant à l'hôtel de Capucine, deux arrondissements plus loin. Il en tremble, mais pas seulement d'effroi. De désir aussi. On dirait qu'il reprend des forces. Il se sent obligé de dire, cela se voit à son air concupiscent, qu'il correspond avec cette femme loin de Voa. Ce qui ne semble pas gêner Capucine outre mesure, même lorsqu'il prononce le prénom envoûtant : Antonella. Comme elle sait bien masquer son insécurité !

Je vais voir ailleurs, sans même changer de chapitre : le chat et la terre. On croit que les journaux sont toujours confinés au même endroit, à leur siège social. Rien de plus limité comme manière de penser. Nous ne cessons de voyager d'une maison à l'autre, de la pâtisserie à la clinique dentaire, de l'autobus au village voisin, ou, depuis quelques années, de façon virtuelle. Je digresse, le chat. C'est de Redoux qu'il est question. Il ne cesse de remuer la terre des plates-bandes, autour de la maison de Joël, là où habite Claire depuis quelques mois. Redoux défait le jardinage toujours au même endroit, près d'une fenêtre de la cave. Claire qui, d'habitude, n'a que des éloges pour le rouquin, commence à en avoir marre de ses travaux d'aqueduc. Et la Denim qui ne cesse d'étirer le cou et de lui crier qu'il y a peut-être, elle insiste sur ce dernier mot, qu'il y a peut-être anguille sous roche. Ce qui achève d'énerver Claire.

Alors qu'elle entend des bruits mous près de la maison, Claire, un soir, se lève discrètement et surprend la Denim en train de creuser le sol en ayant tout de même pris soin de mettre les bottes de fleurs de côté afin de pouvoir les replanter. « Vous devez confondre vers de terre et anguilles, madame Denim. » La teigne s'enfuit aussitôt. Tiens, la lumière du cellier a été oubliée. Il y a une faible lueur qu'on aperçoit à travers le carreau. Soubassement où Claire ne va jamais. Cela ne l'intéresse pas. Elle déteste ces endroits humides où l'on peut rencontrer souris et rats. Ce sont les seuls à pouvoir vraiment l'effrayer. Après avoir replanté ses bouquets, elle retourne au lit.

Au matin, le corps un peu lourd et l'esprit éparpillé entre les premières actualités à lire, le venin de la Denim à oublier et ses reportages à préparer, Claire cherche le papier sur le plancher de son bureau. Il n'y en a pas. Bon. Elle n'a pas le profil d'une Pénélope et se met au turbin. Les heures culbutent l'une par-dessus l'autre et, en fin d'après-midi, autour de cinq heures, un billet de Trouille arrive à nos bureaux. Un billet étranger à Claire.

> *Je domptais les secondes avec le fouet du temps. Me pressant pour tout, oh ! toutes ces choses à faire, moi qui aurais tant aimé rire sur ton estomac. Moi qui aurais aimé jouer à la cachette sans devoir disparaître. Moi qui aurais aimé t'injecter dans mes veines pour carburer à toi, sans les ouï-dire, les potins, mais surtout, sans toutes ces choses à régler. On me demandait où, dans cinq ans, je me projetais, où je me voyais. Mais je ne voyais rien, j'étais épuisée. J'étais continuellement en retard, les mailles de mes bas avaient filé avec les heures et je te souriais par-dessus la nausée. Tu me demandais si, tu me demandais quand et je ne savais plus quoi dire. Je n'avais plus d'excuses. Trop de boulot. Moi qui me voulais à toi. Et cet emploi cinglant, cette guerre d'ego. J'ai pris sur moi, je t'ai parlé. Nous domptions les secondes avec le fouet du temps. Détends- toi, défends-toi, tu me disais. Je n'y arrivais pas, ne me souvenais pas comment respirer. Je pleurais. Dans cinq ans, je serais seule. J'aurais manqué de temps pour te dire que j'étais à toi.*

Claire est passablement secouée à la lecture de ce texte. Elle remet en question l'idée qu'il soit rédigé par Joël. Il provient pourtant de l'adresse habituelle. Elle est troublée, mal à l'aise. Elle a bien raison de l'être puisqu'il est invraisemblable que Joël puisse s'exprimer de cette façon. Cela ne colle pas. Si Capucine en était l'autrice, serait-elle aussi larmoyante ?

Retour à Voa, où Tu prévient qu'il ne parlera plus de sa correspondante, ce qui ne déplaît pas à Capucine. Il boucle cette parenthèse en faisant savoir qu'il aide Antonella à préciser ses idées pour des papiers qu'elle envoie à une revue littéraire. Deux écrivains, qui entretiennent une correspondance sur l'écriture, rien de bien malin, même du point de vue de Capucine, laquelle ne pose aucune autre question à Tu à ce sujet. Hara complète les informations en me confiant qu'Antonella est très isolée, ne semblant vivre qu'à travers internet.

Tu et Capucine se tiennent côte à côte. Le pont a disparu, on ne voit plus qu'eux.

CE QUE JOËL NE DIT PAS

Joël attend Claire, près de l'entrée des locaux où on me crée de toutes pièces. Il va bien, c'est sûr qu'il va bien, même s'il se renfrogne un peu après s'être fait dire par Maurice qu'il grimaçait. Lui, grimacer, qu'est-ce qu'il va chercher là, le patron de sa maîtresse ? Il est à peine préoccupé par de petites choses, des clients qui mettent plus de trois mois à payer leurs meubles, une facture d'électricité salée, des crampes au pied, une crise d'urticaire, à moins que ce ne soit un début de zona. Ce n'est rien.

Son air maussade n'échappe pas à Charlotte. Joël se méfie d'elle, de ses capacités à mettre ensemble ce qu'il faudrait peut-être laisser séparé. Il contourne ses regards. Elle fait mine de n'avoir rien vu, sait se faire oublier. Une pro de la diplomatie.

Elle reviendra en force, le lendemain, auprès de Claire, lui parlera de son prince. Elle lui dira avec bienveillance et sans insister que Joël lui semble préoccupé, en retrait, qu'il n'est pas comme d'habitude. Claire n'est donc pas seule à l'avoir remarqué. « Non, tu parles, c'est d'une évidence. Même sa voix s'est transformée, plus grave on dirait. » Oui, c'est vrai, sa voix n'est pas la même. D'habitude Joël est beaucoup plus affirmé.

— En fait, si tu veux vraiment savoir, Claire, il a changé depuis la disparition d'Esther.

— Esther n'est pas disparue, elle est partie.

— C'est la même chose.

— Ouais…

— Et puis Capucine lui en a fait voir, ça, c'est indéniable. Son état s'est détérioré, est-ce qu'il a des ennuis de santé ?

Claire ne répond pas. Elle réfléchit. Commence à se morfondre. Elle aura besoin des conseils de Charlotte, laquelle a connu Joël sous le ministère de Capucine : grande gueule, mais pas si sûr de lui. Pas sûr du tout. Et pas fiable. Son geste ne suit pas sa parole. La fiabilité n'est pas la ligne déterminante de Joël. Sans compter qu'il dit tout ce qui lui passe par la tête. On le croirait atteint du syndrome de La Tourette, les injures en moins. Joël n'est pas détestable, certes, juste un peu agaçant. Malgré qu'elle le trouve amusant, Claire n'arrive pas à comprendre son air outrageusement dégagé, qui devient provocateur sans le vouloir. Des choses s'échappent de lui à son insu. Des choses, c'est flou, mais c'est précisément ce qui embête chez Joël. On ne parvient pas à dire de quoi il est question. Cela se répand autour de lui comme une flaque dans laquelle on ne sait pas lire. Peut-être Charlotte y arrivera-t-elle ?

Charlotte perçoit la peur. Une peur diffuse, presque invisible à l'œil non entraîné. Il faut dire que toutes les confidences de Capucine sont contenues dans cette mare : un garçon qui ne se révèle pas beaucoup, qui ne parle que de l'extérieur, de ce qui ne le concerne pas intimement. Sur la nature de sa peur, va savoir. L'idée de se retrouver seul lui est sans doute insupportable.

Et cette bête obscure qu'il cherche à nous cacher, Charlotte la pressent, même si elle ne saurait la nommer. Cela viendra, nous pouvons compter sur ses dons naturels d'assembleuse. Elle saura colliger les données, composer avec la réalité. Si madame Denim avait fait des études, si elle avait le sens du récit, était jeune et jolie, on pourrait penser à allier ses visions avec celles de Charlotte, mais madame Denim n'a aucune crédibilité. Giboule la tolère, sans plus. On l'écarte des assemblées, des discussions, des fêtes. Elle a ainsi de quoi nourrir ses calomnies. Être seule, vieille, malveillante et sans éducation n'a rien d'affriolant pour une petite ville en pleine expansion. On lui préfère Charlotte, plus sophistiquée, plus moderne dans son approche. Elle a du mordant, tandis que l'autre, la Denim, n'a que le tranchant.

Ce que Joël ne dit pas, il sera difficile de l'extraire de ses gestes, de l'arracher à ses silences puisqu'il est économe de mouvements et avare de ce genre de paroles. Charlotte cherche une technique à mettre au point. D'abord se faire inviter par Claire dans leur maison. Éviter de poser des questions trop personnelles à Joël, chercher des indices en empruntant un air désintéressé. Pas trop, bien sûr, cela serait suspect.

Jusqu'à preuve du contraire, Charlotte tiendra Joël pour malade. L'une de ces maladies dont on ne veut pas parler. D'ailleurs, il cause beaucoup moins que d'habitude. On le connaît plus bavard. Elle présume qu'il a mal quelque part.

Enfin conviée chez Joël et Claire, Charlotte papote, regarde ses ongles, feint d'ignorer Joël, lequel ne manque pas de s'en apercevoir. En allant passer un coup de fil dans le bureau de Claire, elle s'empare d'un papier par terre.

> *À la mer, il y avait la brume, deux chiens qui faisaient des cabrioles, des enfants éparpillés, du granit rose écrasé formant la plage, des seaux remplis de coquillettes, tes pas, les miens. Le ciel était suspendu dans l'air avec des larmes salées. Nous marchions silencieuses. Tu galopais devant moi, cherchais à me faire rire, puis revenais, fonçais dans mes jambes pour que je te prenne dans mes bras. Je collais ma joue sur la tienne et nous avancions vers nulle part. À la mer, il y avait la mer, des colliers d'algues pour nos cous, de petits cailloux, des rosiers sauvages, ta jolie gueule, nous. La marée montante rafraîchissait l'air déjà un peu frais. Sans que nous l'ayons vue venir, une vague énorme s'est précipitée sur nous. Toujours partante pour les nouveaux jeux, tu m'as regardée, comprenant que cette fois, tu t'amuserais seule. La mer t'a alors emportée avec elle, ma sublime, ma chatte bien-aimée. Moi je suis restée les deux pieds dans la boue.*

Quoi faire avec cette feuille ? Charlotte l'a lue à l'insu de Claire. Elle ne peut la lui dérober, mais ne se résigne pas à la remettre sur le plancher. Claire écrirait-elle autre chose que des articles de journal ? Elle jette le papier où il était comme si elle voulait s'en débarrasser, hésite à l'abandonner et le reprend finalement avec l'intention de le camoufler dans la poche de son *jean*. Tant pis ! Or Claire arrive avant qu'elle n'ait eu le temps de le faire disparaître. Charlotte rougit tandis que Claire semble ignorer pourquoi. Il y a du malaise dans l'air. Claire s'excuse de déranger Charlotte, laquelle en profite pour dire que ce n'est rien. À ce moment précis, Claire reconnaît le papier coiffé de pivoines sur lequel lui parviennent les textes énigmatiques. Même si elle est très rusée, Charlotte ne pourrait sans doute pas faire atterrir ces pages ici presque chaque jour. Et quel en serait l'intérêt ? Les deux collègues se toisent et pouffent d'un rire néanmoins étouffé. Charlotte avoue avoir lu ce qu'elle ne devait pas lire et Claire lui confie qu'elle reçoit régulièrement ce genre de feuillet. Après, c'est Joël qui vient s'enquérir de ce qu'elles fabriquent, il les attend pour l'apéro. Comme elles semblent soupçonneuses, il s'énerve, s'emporte, maudit leur complicité de bonnes femmes et exige qu'elles montrent ce qu'elles cherchent visiblement à lui cacher. À mesure qu'il lit le papier, on le voit près de défaillir. Il prend sur lui et bafouille que c'est impossible, que personne d'autre que Claire et lui n'a accès à la maison. « À moins que madame Denim ne s'y introduise par le toit », lance Claire à la rigolade, tentant de détendre l'atmosphère. Pour Charlotte et Claire, cela ne fait aucun doute, Joël est l'auteur de ces textes. Plus il cherche à les convaincre du contraire, plus il montre sa mauvaise foi. Lui d'habitude si convaincant perd de sa superbe. Il boude le reste de la soirée.

Antonella, à Giboule

Hara s'amuse à géolocaliser Antonella. Un silence à la peau épaisse s'immisce entre nous. Lorsqu'il se décide enfin à parler, c'est pour me dire que j'ai bien joué, que je me suis payé sa tête. Je ne comprends pas de quoi il parle, puis je commence à saisir ce qu'il voit. Antonella se situe au même endroit que moi, à Giboule. Qui correspond avec Tu sous le nom d'emprunt d'Antonella ? Joël ? Hara est persuadé que je suis l'amie virtuelle de son maître. Il n'en démord pas. Je sue sang et eau pour le convaincre que je n'ai rien à voir avec cette correspondance. J'y parviens au bout de trois heures de discussion acharnée.

Afin de rétablir notre amitié, nous devons faire appel à la technique de compassion, laquelle consiste à entrer l'un dans l'autre. Nous ne risquons rien, nous sommes tous deux immunisés contre les virus. Précisons d'ailleurs que cet exercice n'a rien de sexuel. Il suffit de le vouloir, de nous concentrer l'un sur l'autre.

Mes propos sont inhabituels pour un média, je le sais. J'éprouve hélas lassitude et fatigue à l'obligation répétée de solliciter le rationnel au mépris de l'intuition. Je reste convaincu que toute part de logique et de raisonnable devrait polariser un fragment de cœur. Il en va de la qualité de l'information. Tenter de faire comprendre ce concept à un propriétaire de média est cause presque perdue. Même Maurice, pourtant ouvert d'esprit, ose à peine explorer cette zone. Le cœur a mauvaise presse. À moins que ce soit la presse qui n'ait pas bon cœur. En information, on se complaît à associer le cœur à l'ésotérique, à la camelote du traitement des faits. Et à force de comptes rendus on ne comprend rien à ce qui arrive dans le monde.

Nouvelles électroniques

> Ça m'embête un peu, mais je suis obligée de te donner des nouvelles de Joël. Tu es peut-être la seule à pouvoir nous aider. Il dérape complètement, le pauvre. Tu ne reconnaîtrais plus le grand flegmatique que tu as fréquenté. Rassure-toi, il a une nouvelle blonde, une vieille dans la cinquantaine cette fois. Mais elle est gentille. Elle a tout intérêt, à son âge ! Joël est devenu très inquiet, continuellement angoissé on dirait. L'as-tu vu dans cet état ? As-tu déjà eu l'impression qu'il ne t'a pas dit ce que tu aurais dû savoir ? Tu excuseras mon questionnaire, je n'ai pas vraiment le choix.
>
> Ton Escogriffe xx

> Charlotte, je te l'ai toujours dit, Joël a manqué de transparence avec moi. S'il m'a rarement paru inquiet ou angoissé (ce n'est pas sa nature), il a de toute évidence quelque chose à cacher. J'ignore quoi. Et je préfère ne pas le savoir. Je doute de pouvoir t'être utile à son sujet. Que lui voulez-vous ? Il n'a fait de mal à personne ?
>
> Ta Mouette xx

> Rassure-toi, Mouette chérie, Joël n'a rien fait de mal. Je le croyais malade et c'est une mauvaise piste. Je tente seulement de comprendre pourquoi il semble de plus en plus inquiet. Sans compter qu'il a commencé à écrire.
>
> E.

> Joël écrire, c'est surréaliste ! Qu'est-ce qu'il peut bien écrire ?
>
> De courts textes qu'il envoie à sa douce et parfois à *Giboulées.*
>
> J'imagine que c'est un peu au ras des pâquerettes…
>
> Pas du tout, tu serais étonnée.
>
> C'est peut-être ça qui le déprime, l'écriture, ou sa vieille menace peut-être de le quitter.
>
> Ce n'est pas dans l'air. Comment le sais-tu ?
>
> Elle travaille avec moi et me fait quelques confidences.
>
> Il vaut mieux que tu parles avec elle.
>
> Bon, d'accord. Merci de ta solidarité.
>
> Excuse-moi, mais Joël, ce n'est plus mes affaires.
>
> C'est bon, j'ai compris.
>
> Pour répondre à ta question de l'autre jour sur la pratique journalistique de Tu, il écrit dans des journaux engagés qui prennent clairement position sur des questions politiques.
>
> Il en a de la chance !
>
> C'est une façon de voir les choses, je t'en reparlerai. Je dois aller faire des courses.
>
> Je t'embrasse, grande sotte ! Ta Mouette.
>
> xx Ton Escogriffe.

Médisance

Capucine et Tu s'élancent, entreprennent de se dire en évitant de s'expliquer. Cela se fait naturellement, comme s'ils étaient conviés à un grand dîner à plusieurs services. Ils entrent en confidence sur la pointe des pieds, échangent de courts bulletins d'information sur leur vie sentimentale afin de s'assurer qu'ils n'ennuient pas. Leurs visages se rapprochent pour mieux entendre. Leurs silences ne sont jamais trop longs. Ils veulent savoir d'où ils viennent. En se regardant avec attention, ils savent qu'ils n'ont jamais aimé, qu'ils n'ont jamais été dévoués à quelqu'un comme ils le sont maintenant, au moment où ils abandonnent leur armure. Hara me les donne à voir avec une mine enjouée sur fond grave.

Tu a non seulement été renié par sa vie professionnelle, mais aussi par sa famille. Il a perdu femme et enfants en quelques heures. Quelques heures pour prendre ses affaires et s'en aller, sans avoir la possibilité de revoir ses petits. Son souffle devient court, des larmes sont sur le point de jaillir sur ses joues. Il les retient aussi longtemps qu'il le peut et ne le peut davantage. Il pleure silencieusement et Capucine l'accompagne. Il tente de se reprendre, avoue qu'il a été anéanti. Pas de solidarité de sa femme, pas de compréhension, pas d'amour. De quoi auraient-ils l'air à présent que le grand journal qui l'engageait le répudiait ? Que dirait la société dans laquelle ils évoluaient ? Tu devait partir. Il n'existait plus. Il n'en voulait pas à sa dame. Il savait que s'il restait, il s'exposait à tant de méchanceté qu'il ne servait à rien d'essayer ; son espace serait encore plus réduit que la cabine minuscule dans laquelle il vit désormais. L'affaire est close. Ses joues sont devenues creuses. Son récit lui a demandé de surmonter une grande frayeur. Son regard se vide et devient si lumineux qu'on se dit que ce n'est pas possible, que c'est inhumain. « Et vous, Capucine ? »

Rien qui ne fasse les manchettes. Ils sourient. Elle pourrait trouver sa propre expérience banale, la comparer à celle de Tu, mais cette idée ne lui vient pas à l'esprit. Elle aborde une autre rencontre avant Joël, avec un certain Antonin. Je ne savais pas qu'Antonin Ruisseau l'avait malmenée. Malmenée, entendons-nous, il l'a obligée à rester avec lui en vacances en lui dérobant toutes ses affaires, y compris son portefeuille. Elle raconte cette histoire comme si elle était sans importance, tout en sachant qu'elle a entraîné ce qui a suivi avec « le monstre ». Celui qui l'a séquestrée à sa manière, la contraignant à sa sédentarité. Elle prononce enfin le prénom de Joël. Capucine offre une vue en plongée en elle-même, sans déni ni trop de complaisance. Elle avoue sans détour avoir quitté les hommes plutôt que l'inverse. Toujours, elle est partie. Elle n'aurait pas pu souffrir d'être une fois de plus abandonnée, comme par sa mère, laquelle ne pouvait souffrir sa différence. Cette fois-là aurait été de trop. Elle s'en allait à répétition, donnant ainsi l'impression d'avoir la maîtrise et l'estime d'elle-même. Rien de plus faux. Elle n'avait pas fait l'apprentissage de ces choses-là et ne savait qu'être victime de ses débordements. Cela, elle ne le dit pas à Tu. Il y a des choses qu'il vaut mieux garder pour soi. Difficile de construire de bonnes relations avec la trouille au ventre, l'inquiétude d'être larguée à la première occasion. La moindre insécurité affective lui est insupportable.

Puis quoi faire lorsqu'on se sent obligée ? Quoi dire à un sourd bavard ? Comment vivre avec l'impossible, le mensonge ? Parce qu'elle se sentait trahie. Joël protégeait quelque chose. Elle ne saurait dire quoi. Et cela lui était insupportable. Tu avance qu'il protégeait peut-être quelqu'un. Quelqu'un ? Oui, quelqu'un. Assommée par cette hypothèse, Capucine s'arrête net de parler.

Tu connais un peu les hommes, suffisamment pour discerner ce que veut dire l'excès de paroles, lequel cherche souvent à camoufler l'embarras. Joël n'a pas d'enfant, pas de famille, peu de véritables amis, qui aurait-il voulu mettre à l'abri ? Et de quoi ? N'a-t-il pas eu une femme ? Bien sûr, mais elle a déguerpi depuis un bon moment, selon les dires. Dans quelles circonstances ? Un coup de tête, après vingt et quelques années de mariage, façon moderne. Personne ne l'a plus revue. Joël n'en parlait jamais. Il ne fallait pas en parler. Parce que… sans raison. Les gens de Giboule avaient enfin pu avancer leurs préjugés, en avaient contre le caractère énervant de Joël. Mais ils ne négligeaient pas l'aspect mystérieux de cette femme, Esther, tellement effacée qu'on la distinguait à peine, surtout aux côtés de Joël dont la présence déborde sur tout. Puis on a commencé à médire, à exagérer les faits, à cocufier Joël, inventant un amant à Esther. Pire encore, suivant le fil de presse de la Denim, on a laissé planer qu'il l'avait tuée et enterrée dans son jardin.

Puis la médisance a atteint les plus hauts sommets de la perversité, il l'avait dépecée. Capucine ne pouvait le soupçonner d'un tel geste. Joël a d'innombrables tares, mais lui prêter des talents de boucher lui paraissait plus qu'improbable.

Tu sait aussi comment fonctionnent les campagnes de salissage. Elles commencent tout doucement par des rumeurs, des bêtises sans véritable importance, un journaliste qui en dit trop, s'occupe mal de sa famille, qui est toujours à l'étranger, en profite pour tromper sa femme. Après, il n'aime pas sa progéniture, trahit le pays, et c'est sans fin. Le dénigrement s'introduit par la porte de l'insinuation et se termine sur les bancs du tribunal. Impossible d'avoir la garde partagée de ses enfants puisqu'on est devenu un traître. À mots couverts, on infiltre le venin en laissant entendre ce qu'on veut. On coupe court à la parole et au geste de celui qu'on ne comprend guère, qui parle trop vite ou trop lentement et distinctement, pour l'ostraciser à sa guise. Isoler, punir ce qui ne vit pas comme nous, ce qui ne se dit pas comme on pense, dans le courant de nos projections. À Giboule, c'est ainsi, c'est la tradition : pas trop d'étrangers à nos us et coutumes. À Voa aussi, il n'y a qu'à mettre les pieds dans chacun des arrondissements pour saisir le procédé propre à sa dictature, à son idéologie. Pour vivre autrement, il n'y a qu'à aller ailleurs. Peu de gens échappent à leur environnement. Est-ce pour cette raison que Capucine voyage ?

Elle n'avait pas abordé la question sous cet angle, et il est fort probable qu'elle ait voulu éviter l'avanie. Plus elle y pense et plus cela s'avère. Capucine n'a jamais aimé les ragots, a préféré se faire une idée des gens et des choses par ce qu'elle reçoit d'eux, du mieux qu'elle le peut. Elle aime bien Charlotte, mais ne peut blairer ses formules suggestives, ses postures séductrices. Elle lui préfère l'amie insouciante des vacances, les jambes calées dans le sable et les chansons fredonnées qu'elle traîne en besace depuis l'enfance.

Voyage au bout de la nuit

Claire et Charlotte s'interrogent au sujet de la disparition d'Esther. Joël a toujours pris plaisir à laisser flotter un flou autour du départ de sa femme. En se déclarant veuf, il s'amuse à jouer à la noble victime, alors que dans les faits, Esther l'a quitté. Et si madame Denim disait vrai ? S'il l'avait fait disparaître ? Qu'il ait ou non effacé Esther, il l'a perdue. Une perte dont il avait peut-être mal mesuré les conséquences.

Nouvelle fraîche : Joël avoue qu'il écrit tous ces papiers. Maurice rigole, en doute : « Joël ne sait pas écrire. C'est un beau parleur, mais il n'est pas en mesure de rédiger une petite annonce sans fautes. Il faut la réécrire complètement à sa place. »

Claire et Charlotte n'abandonnent pas le filon de l'extinction d'Esther par son mari. Et si elle reposait six pieds sous la terre du jardin ? Il faudra creuser. Là, on ne s'entend ni sur la méthode ni sur la main-d'œuvre. Claire propose de refaire l'aménagement paysager tandis que Charlotte fait valoir l'importance de la discrétion : il faut procéder nous- mêmes. Elles procéderont, d'accord, mais pas ensemble. La nuit, Joël pourrait entendre le bruit du moteur de la voiture de Charlotte lorsqu'elle arriverait. Claire est la mieux placée pour commencer ces travaux. À moins que… non ! Pas question de mêler la Denim à cette histoire. Bien que… elle saurait peut-être par où commencer les fouilles. Celle qui semble avoir vu tant de choses chez son voisin devient incontournable. Et ce sera plus efficace et plus encourageant à deux.

Madame Denim jubile. Elle pourra enfin faire ses marques d'enquêteur. Elle montrera à ces journalistes comment travailler sur le terrain. Le sol n'offre pas trop de résistance. On y rencontre quelques lombrics, de petits cailloux, des racines. Comme on s'active passablement, on ne souffre pas encore des nuits fraîches. Ce sont plutôt les ampoules aux mains qui commencent à incommoder. Joël ne remarque pas la couleur du terrain, qui n'est plus la même, ne remarque pas non plus qu'il y a moins d'herbe à certains endroits. Il ne semble pas voir ces choses-là. Deux, trois, quatre semaines passent où Claire entraîne Joël au lit de plus en plus tôt, pour se libérer avant minuit. Il devient soumis, Joël, lorsqu'il est question d'aller au lit avec sa belle. Elles se sont fixé deux heures d'ouvrage par jour, de façon à ne pas s'éreinter. À l'issue de la besogne, rien de significatif n'est trouvé sur le territoire de Joël, si ce n'est la chatte Colette, noyée et échouée sur la berge, qui suivait Esther dans tous ses déplacements. Un enterrement dont madame Denim se souvient.

Même si elle ne croyait pas trop à la sépulture d'Esther dans le jardin, Claire est soulagée. Si elle a remué la terre, c'est davantage pour se libérer l'esprit de cette piste que par véritable suspicion envers Joël. Madame Denim rappelle qu'il n'est pas pour autant impossible qu'il soit responsable de la disparition d'Esther. La voisine a changé de ton depuis le début de sa collaboration avec Claire. Elle se montre sous un jour nouveau, plus liante, ce qui lui va très bien. Elle est presque devenue sympathique. On l'a vue se transformer au fil du temps. Les premiers jours d'excavation, elle pointait l'index, comme à son habitude, pour avancer sans nuances des méchancetés et donner des ordres. Il fallait d'abord faire ceci comme cela et pas autrement. Comme Claire ne prend pas facilement la mouche, l'atmosphère s'est détendue petit à petit et madame Denim a laissé tomber son index sur sa pelle et a commencé à raconter des histoires à voix basse. Une petite fille qui s'est arrêtée chez elle un dimanche, avec son père. Manque de carburant. Le temps que le papa trouve le garage le plus près et le moyen d'aller chercher l'essence, la gamine s'est emparée de la gorge de la voisine pour la faire chanter. Pour de vrai ! Madame Denim, qui n'avait pas vraiment poussé les notes depuis sa petite enfance, s'est élancée dans la plaine de « À la claire fontaine » avec ravissement. Ce que la gamine ignorait, c'est qu'elle permettait au rêve d'une dame malmenée par la rigidité de se réaliser. Madame Denim avait tenté d'intégrer la chorale de Giboule, mais elle n'avait pu supporter les regards de travers des choristes. Résignée, elle avait repris le chemin de la maison, confinée à la médisance (c'est moi qui déduis). Elle est ainsi plus tendre qu'elle le laisse voir, la Denim. Et depuis le passage de cette enfant, elle chante toute seule, en repassant. Pas en faisant à manger, le ménage ou la lessive, non, en repassant. Il faut dire qu'elle repasse passablement. Même les draps et les serviettes, même quand il n'y a aucun pli, elle sort son fer. Depuis que s'élève sa voix, elle prend tout son temps pour son activité fétiche. Elle a même pensé à épingler une annonce pour offrir ses services à titre de repasseuse. Mais pourquoi ne chanter qu'à ce moment alors qu'elle pourrait le faire n'importe quand ? Ce serait un pléonasme de dire qu'elle est caractérielle et superstitieuse et peureuse. Elle pense par exemple que chanter dans son bain pourrait lui attirer du malheur.

La nuit ne porte pas seulement conseil, elle incline aussi aux aveux. Surtout lorsqu'on remue la terre. Le temps n'avance plus comme on le connaît. Il prend des chemins d'exception. Il donne l'illusion de s'arrêter et tout remonte à la surface. On ne se meut plus selon nos mécanismes habituels. On s'assouplit jusqu'à devenir la nuit elle-même. Madame Denim a confié à Claire que, au crépuscule, lorsqu'on la voit à la fenêtre, c'est parce qu'elle est empêchée de dormir. Un mal étrange, inexplicable, qui l'a prise au moment où elle a rencontré son mari. Peut-être craignait- elle de le perdre ? Mais il n'en va pas ainsi, au contraire. Après s'être installée avec lui, elle s'est aperçue qu'elle vivait mieux seule. Ce n'était pas parce qu'il était rustre ou trop bruyant, rien de cela. C'était parce qu'elle aime être seule la plupart du temps. Elle a parlé de l'hirondelle qui lui rend visite le matin, puis elle s'est arrêtée, gênée d'en révéler un peu trop. Le décès de son époux, hélas, ne l'a pas aidée à retrouver le sommeil. Il semble trop tard pour avoir accès au repos, à la détente parfaite. Finalement, elle a dit de façon à peine audible, si faiblement que Claire a douté un moment de ce qu'il lui était donné d'entendre, elle a murmuré qu'elle souffre de sa réputation. Touchée par cette confidence, Claire n'a pas trouvé les mots pour consoler madame Denim. À défaut de quoi elle lui a souri. La voisine peut désormais compter sur son amitié. Joël surprendra quelques signes, des clins d'œil échangés, des demi-sourires par-dessus la clôture délimitant les deux terrains, et n'y comprendra rien. Il se crispera. Il faudra être plus vigilantes, ne rien laisser voir de la complicité naissante.

La girouette du jardin va dans un sens, puis dans un autre, ne semble pas savoir quoi indiquer. Le vent tourne. Le linge bat sur la corde, laquelle s'effrite à vue d'œil, s'effiloche et met les chaussettes en danger. Recommencer une lessive serait moche. La girouette a perdu la tête comme si on lui avait jeté un mauvais sort. Est-elle aussi usée que la corde à linge ?

Plus loin, une retraite pour les hirondelles. Elles sont quatre à se faire nourrir. Elles tirent le cou, semblent s'intéresser aux affaires du jardin, mais dès que Claire les approche, elles repartent. Elles ne souhaitent pas se mêler aux préoccupations humaines. Peut-être leur paraissent-elles trop compliquées pour leur cervelle d'oiseau ? Elles ont une façon si simple d'aborder les choses. Regarder Joël, madame Denim ou Charlotte se faire un sang d'encre pour des considérations qui ne sont pas à leur portée les ennuie. Elles sont appelées ailleurs pour vivre, voler, chanter.

Claire et Joël devront remplacer la corde à linge et la girouette. D'où vient le vent ?

Une barque, une île

Sans l'offenser et sans que cela devienne indécent, Capucine aimerait demander à Tu d'avoir un aperçu du paysage de son enclos. Il y a si peu à voir que tout s'y trouve forcément. C'est l'approche la plus authentique pour mieux faire connaissance. Elle voudrait passer une nuit avec lui dans cette cage. Tu le comprend d'instinct et l'y amène.

Je ne saurais dire ce qu'il y a dans l'air en entrant dans cet immeuble sinistre, Capucine semble prise d'un haut-le-cœur et retient sa respiration. On la voit regarder furtivement chez les autres logeurs, des femmes surtout. Une enfant tend la main pour lui montrer ce qu'elle semble avoir de plus précieux. Capucine s'approche et distingue une minuscule figurine avec une jupe jaune, des bottes et un anorak rouges. La gamine referme rapidement sa menotte sur son trésor et lui tourne le dos. On entend les plaintes de la vieille dame. Tu désigne de la tête sa maison, son petit port, son bateau, et invite sa belle à y monter. Ils se dévêtent à la hâte, ne gardant que leur maillot de corps. Pour faire oublier la lumière jaune qui reste allumée en permanence à l'étage, Tu s'empresse d'éclairer la barque avec sa lampe. Est-ce une barque, une île ou une crique ? On les sent à l'abri sans savoir pourquoi. Je n'arrive pas à entendre ce qu'ils se disent, mais je les vois joindre leurs pieds et leurs jambes en souriant. Ils ont tout laissé dans la baie et n'ont plus que leurs visages où ils font l'inventaire des yeux, des bouches, des nez, des fronts. Tout y est, rien ne leur fait défaut. Même plus besoin de sourire, la joie est palpable. Puis c'est le matin.

De l'enclos de Tu, Capucine n'aura vu qu'une plage, quelques mouettes, mais surtout les traits de son amoureux.

Esther et le sel

Sur la grève de Giboule, il faut regarder par là. Non, pas par là… par là où il y a un creux dans le sable, un trou. Un trou et de la boue. Là où on oublie l'ampleur du reste, du ciel, de la mer, de la brume. À côté du trou, une pelle d'enfant et un gâteau coiffé de coquillages roses. On croit rêver, mais on ne rêve pas. Il est rare que j'aie le loisir de venir ici, on ne m'y amène guère. On ne me lit pas sur la grève de Giboule. Des romans, oui, mais pas moi. On se tient loin de la sensualité électorale. En regardant les bateaux nous passer lentement sous le nez, on pense à partir.

Le trou, je disais, on y revient. Il n'est pas creusé comme ceux de son espèce. Cette cavité est une structure à l'intérieur du sable, une galerie qui s'articule sous nos pieds. On voudrait y faire une plongée, à la recherche d'un trésor maritime ou d'un fantôme. On cherche une forme intérieure, une merveille, un lieu où trouver refuge. On est en période de grande marée, on pourra y rester quelques heures sans craindre d'être envahi par la mer. On y glisse lentement les doigts, puis la main. On ne veut pas forcément en atteindre le fond dès les premiers instants, on sait qu'il ne faut pas s'y précipiter. Les parois en sont fraîches, et, sans être lisses, elles ne présentent aucune aspérité. On dirait une peau neuve. La peau d'un vieillard qui reviendrait sur ses pas, avec une hydratation continue, un système de canalisation sans failles.

On enfonce sa main dans le sable. On a enlevé ses alliances, on ne veut heurter personne. Les formes intérieures sont parfois capricieuses. Il vaut mieux y entrer libre d'attache. On y glisse tant et si bien que notre bras est en dedans jusqu'à l'épaule. Il est si bien enfoui dans le creux qu'il nous met en position inhabituelle, tête en bas. On n'a pas d'autres choix que de faire face au ciel. Et là, tout est en place pour que quelque chose advienne, et pourtant, rien n'advient parce que la posture est trop inconfortable et inusitée. On pourrait faire rire de soi. Alors on tire sèchement son bras de là, ce bras gênant, et on cherche une flaque dans une crique pour faire oublier la boue. Personne, pourtant, ne nous regardait. Nous étions seul dans le trou, enfoui dans son mystère, lequel semblait vouloir nous donner accès à tout. Ce que pourraient en dire les autres est venu nous arracher à la crevasse. Il doit être rare que quelqu'un tienne le coup jusqu'au bout, là où on imagine le sol délicatement allié au ciel.

Cela pourrait sembler ridicule aux yeux de plusieurs Gibouléens, il y a une production de sel marin à Giboule, minuscule, artisanale, marginale et, il faut bien le dire méconnue, sauf de moi. J'en ai connaissance parce que je trône souvent sur le dessus d'une poubelle non loin du marais où quelqu'un vient racler, bêcher et trier le sel pour repartir avec un extrait infime qui tient dans un pot de confiture. Cette personne circule chaque fois la nuit et je n'ai pas l'occasion de voir son visage enfoui sous un large capuchon.

À sa démarche, je crois reconnaître Esther. Je l'aimais bien, moi, cette fille que je pressentais exceptionnelle. Je savais qu'elle partirait, qu'elle quitterait Joël. J'ignorais cependant où elle vivrait. Je ne parviens pas à l'imaginer ailleurs qu'en bord de mer. Elle porte ce souffle, cette élégance, cette sauvagerie-là.

Après avoir empoté son sel, je la vois, elle s'engouffre dans la cavité à côté du gâteau. Elle y reste très longtemps. Vers la fin de la nuit, elle s'échappe dans les herbes hautes devant la villa des Parentese, des gens qui ne viennent pratiquement plus de ce côté-ci de l'océan. Le climat est trop aride pour eux : les gens les ignorent, et souvent, attendent que la petite famille se pointe au comptoir-caisse des commerces pour changer le rouleau de papier. Cela pour le plaisir de les voir prendre sur eux et pratiquer leur sourire de gentillesse fort amusant pour les Gibouléens.

Esther squatterait-elle leur résidence secondaire ? J'aimerais me faire jeter plus souvent sur leur gazon afin d'observer s'il y a une autre vie que les Parentese chez les Parentese. Lorsqu'on me lance sur leur terrain, les clôtures font obstacle et m'empêchent d'y atterrir. J'y arrive parfois, mais je n'y reste pas longtemps. Soit le vent me disperse en plusieurs tranches et me transporte ailleurs, soit le jardinier ou l'homme d'entretien me donne à la récupération. Je suis ravi d'être récupéré, et pas seulement pour mon papier. On ne cesse de recycler mes idées. Pas celles véhiculées par les politiques ou les chroniqueurs, non, celles que je parviens à glisser entre la dernière révision et l'impression. Je me faufile dans certaines phrases pour troquer un « et » contre un « mais », et cela fait des merveilles. Les lendemains de parution, nous recevons plaintes, menaces et bêtises de toutes sortes. Je jubile.

Trouille nous a déjà soumis un texte à ce sujet. Un texte non publié dans mes pages et qui aborde la question délicate des mots s'introduisant dans les papiers à l'insu de ceux qui les écrivent.

> *Les mots sont rarement innocents. Alors que nous pensons dicter leur conduite, ils lancent des paroles en l'air et s'assemblent en grappes sur nos écrans pour discourir et défendre leurs idées. Lorsqu'ils réfléchissent à voix haute, ils prennent leur temps et le nôtre pour clarifier ce qui, jusque-là, était insaisissable. Si nous en sommes fiers, ils nous échappent parfois,*

> *tenant à garder le haut du pavé. Leur manque de retenue nous gêne et nous présente sous un mauvais jour. Embarrassés, nous décidons d'écrire pour exprimer le fond de notre pensée et le pire advient. Un mais ou un peut-être coule, transparent, et nous entraîne dans le sens inverse de ce que nous voulions dire. Exaspérés par l'espièglerie des mots, nous devenons silencieux, croyant ainsi les faire taire. Ils promettent de tenir parole, mais cela ne dure pas. Les mots reviennent un à un sur la pointe des pieds et recommencent à chahuter dans les corridors de nos élucubrations.*

Je m'éloigne d'Esther. Il n'est pas facile de se tenir près d'une femme hors normes, hors du temps. Elle échappe à tout. Et si ce n'était pas elle qui faisait la culture du sel ? Si ce n'était pas elle, ce serait sans intérêt. J'aime bien l'idée de la voir tirer l'halite – que les Anciens appelaient l'éther – du marais. C'est la seule région marécageuse que nous avons à Giboule, il faut bien que quelqu'un en fasse quelque chose. Ce genre de préoccupation sied bien à Esther. On l'associe facilement aux causes perdues : Joël, le sel...

Voan-voan et carte d'identité

À toute vitesse, le train file, électrique, sans bruit, sournois, complètement fou, à travers Voa. Il charrie des tonnes d'exigences, l'obligation de la prouesse, de l'exploit, et pour finir, conduit droit à l'aliénation. Cette opinion n'engage que moi : Capucine n'a visiblement pas le même point de vue.

Ce train, on ne l'entend pas venir. Il arrive, fier, sans attendre. Pas de souci à se faire, un autre identique viendra dans les deux prochaines minutes. Ici, le nombre a raison de tout. Des marées de gens empruntent ce « voan-voan » – on l'appelle ainsi – hors terre et cela justifie ses passages fréquents. On le rentabilise. Chez nous, à Giboule, l'autobus ne passe qu'aux heures, même à celles de pointe. On nous dit qu'il n'y a pas suffisamment d'utilisateurs pour justifier des allées et venues plus nombreuses. Allez savoir pourquoi !

À Voa, pas question d'attendre, on est en plein cœur de l'Action qu'on érige en dogme, en véritable religion. J'ai cru comprendre que pour mériter sa carte d'identité sociale, il faut se déplacer au moins deux fois par jour durant trois ans, et le coût des billets est exorbitant. Des convois humains qui voyagent nuit et jour sans attendre, sans se retourner, sans dire bonjour. Ici aussi, à Giboule, on dit de moins en moins bonjour. On veut emprunter à l'anonymat des grandes villes. Heureusement il y a des rebelles qui saluent et vont même jusqu'à sourire. À Voa, on dirait que cela est complètement tabou, voire inquiétant.

Tu, lui, reste en dehors de cette agitation, l'œil de Hara ne dément jamais cette figure d'exception. Tu n'a pas changé grand-chose à son mode de vie depuis l'avènement de Capucine, si ce n'est qu'on le voit partir de plus en plus souvent à l'hôtel avec elle. Il écrit toujours depuis son banc, reste en lien avec Antonella, tient compagnie au grand sage sous forme de bête.

Ce chien veille sur lui dans un halètement joyeux. Il tient Tu dans son regard bienveillant. Rejet et abandon appellent protection. Lorsque s'approchent de nouveaux clients pour des textes, on le sent aux aguets, les oreilles à demi dressées. Il serait prêt à mordre pour défendre le maître qu'il préfère. Une laisse imaginaire le relie à Tu à qui il porte un amour sans borne.

Il faut aussi parler de ce nouveau venu, le Coussin rouge, sur lequel s'adosse Tu depuis quelques jours. Un cadeau de Capucine qu'il fait bon de voir adoucir les jours de ce travailleur du texte. D'autant plus que, je ne l'ai jamais spécifié, son banc est de métal. C'est froid, moderne et dur, le métal. De forme ronde, ce coussin de velours est d'un rouge chatoyant, tantôt près du rose, tantôt tirant vers l'orangé, selon la lumière du jour. Cette couleur à première vue exubérante complète la nature discrète de Tu. Il faut le voir tenir cette douceur lorsqu'il marche, on dirait une peluche chouchoutée par un enfant. Cela vaut sans doute pour lui tout autant qu'un voan-voan et une carte d'identité.

Signés Esther

Je parle peu de moi, je le sais, je suis réservé. N'allez pas croire que je m'en empêche, il n'en est rien. Je retiens seulement quelques informations. Je les capture pour le plaisir de les voir ensuite s'en aller dans le monde.

Je soupire, j'attends que des événements arrivent et attirent l'attention. Maurice, Claire et Charlotte constituent mon comité éditorial et le propriétaire a le dernier mot. Je suis la possession de Maurice-mon-éditeur. C'est lui qui m'a acheté, qui a réussi le tour de force de m'extraire d'un grand réseau d'information appartenant à un seigneur de la presse, lequel s'est présenté comme chef d'un parti politique. Apprenant cela, mon maître n'a pu s'abstenir de me sauver et de faire de moi un être à part entière, capable de défendre des idées de façon indépendante. Je suis fier de Maurice.

On me prête des humeurs, lesquelles sont très à la mode dans les pages des journaux. Pour un seul article classique portant sur l'actualité, j'offre cinq papiers au « je » signés par celle qui a une opinion sur tout, Charlotte.

Je voudrais transgresser certaines règles. Non pas celles rattachées aux chroniques de bon plaisir mordant, je n'y peux rien. Quoi faire pour prévenir les modes ? Celles journalistiques, pires encore, puisqu'elles viennent de gens de qui on attend la vérité. Je brûle d'emprunter nos réseaux pour remonter la filière qui me conduirait jusqu'à Trouille. Je suis hélas soumis aux paramètres des journaux eux-mêmes. Nous sommes tenus à ce foutu secret professionnel. Je n'ai d'ailleurs qu'un accès très limité aux coulisses de l'information. C'est le verrou sur la porte. Nous devons laisser faire et laisser dire, à notre corps défendant. J'aimerais mener une enquête. Je sais, c'est très ambitieux pour un hebdo considéré comme quelconque. Ce serait une première pour l'ensemble de mes numéros. Nous n'avons pas les moyens de nous payer le luxe des recherches au long cours, qui n'offrent que très rarement la certitude de leur aboutissement.

Comment repérer Trouille ? Je suis soumis aux limites de mon corps. Où peut donc vivre Trouille ? D'où peut-elle-il écrire ses billets ? Cette entité est aussi énigmatique qu'Esther. J'ai épié de nombreuses conversations dans les logements et les maisons des quartiers de Giboule, rien. Rien ne trahit la présence de Trouille. On parle, on boit, on fume encore à certains endroits, mais on n'écrit pas. J'ai beau traîner mes savates dans les salles de bain, les cuisines, les salles à manger, les chambres à coucher, les boudoirs, pas l'ombre d'une scribouilleuse. Est-ce vraiment une femme ? Rien ne le prouve. Je reviens toujours à la même chaumière, jaune, jeune et moderne, avec un grenier, deux étages et une cave, la maison de Joël revampée. Fausse-ancienne, un métissage de bois et de métal, de chaud et de froid, de chauffage au bois et de panneaux solaires. C'est Joël tout craché, baroque, étonnant. La cave et le grenier, je n'y ai pas accès. Je ne suis pas le genre de journal qu'on archive. Depuis quelques mois, à cause des papiers de Trouille qu'on veut avoir à portée de main, Claire et Joël m'empilent sur un classeur. Ce n'est pas commode.

Il me faudrait faire un coup d'éclat, changer le nom de Trouille pour celui de Joël au bas d'un billet, et voir. Juste voir la tête que feraient les gens. Je pourrais aussi signer Esther, ce serait franchement inattendu. Oui, Esther, ce serait une bonne secousse. Oh ! La tronche qu'ils auront.

> *Elle avait quatre doigts tout au plus. Le bandage de sa main droite en rendait l'observation difficile. Cela sautait aux yeux, elle était infirme. Elle aurait désormais du mal à tenir un crayon et à se gratter de façon convenable. Les ouï-dire laissaient entendre qu'il s'agissait de son index ou de son majeur. « Ça lui a échappé... », disait quelqu'un en blaguant sans le savoir. Qu'est-ce qui avait bien pu lui échapper ? Une scie ronde ? elle ne bricolait pas. Un meuble ? un sac d'épicerie ? une encyclopédie ? Elle avait simplement laissé tomber un gros mot en faisant ses courses. Le boucher avait indiqué la grosseur de la pièce de viande qu'il était sur le point de couper pour elle. « Pas tant que ça, nous ne sommes que deux ! » lui avait-elle répondu de façon tranchante, en pointant son index vers le morceau de bœuf. Et lui, apparemment fâché de n'être pas la deuxième personne à sa table, avait guillotiné son doigt.*
>
> *Esther*

Coup réussi ! Ça ne rigole plus du tout dans nos bureaux. Dans nos rues aussi, l'atmosphère est sinistre, comme après un coup d'État. Je déforme sans doute un peu la réalité. Une manie que j'ai prise des humains à force de les observer dans d'innombrables situations. Ils sont portés à exagérer. Me suis souvent demandé pourquoi. Peut-être trouvent-ils leur vie trop fade ? Quand on leur donne de l'ampleur, les événements prennent des couleurs et gagnent un tonus amusant. On se croirait dans une aire de jeu. Je pourrais évoquer le théâtre, ce ne serait pas faux, mais pour être plus précis, cette aire de jeu rejoint le *happening,* avec son esprit d'improvisation déstabilisant et souvent très drôle. C'est ce que j'ai voulu faire avec ma blague, mais elle ne fait rire personne. Du moins, à première vue. Je suis certain que la plupart s'en amusent.

Perdant momentanément le contrôle de la situation, et surtout, la compréhension des faits, Charlotte est la plus affectée. Elle excelle dans les affectations et répond de façon toute professionnelle et personnelle aux appels. Elle adore jouer à l'indignation et en mime parfaitement les contours. D'abord par la voix qui descend d'une octave. Puis elle détache plusieurs syllabes de manière à ce qu'on la sente insister. Les accents toniques sont placés au début des mots et donnent l'impression d'un hoquet, ou pire, d'un jappement. Son visage, lui, adopte une dureté dramatique. On se croirait au cinéma, parce qu'elle est belle. Elle est merveilleuse, elle éblouit.

Sur les traits de Joël, on ne peut plus rien lire. Accès interdit, défense de stationner. Sinon, il nous tourne le dos. Il m'arrive de lui faire face malgré moi et de le voir marmonner des insultes à ses interlocuteurs.

Arrêt sur Claire qui n'y comprend plus rien. Elle a beau investiguer à gauche et à droite, pas moyen de comprendre ce qui arrive dans nos pages. À Giboule, gauche et droite n'ont aucune connotation politique – je tiens à le souligner – puisque cette tradition n'existe pas. Elle se perd d'ailleurs universellement et ne veut rien dire d'autre que droite partout, gommée, peinturée, punaisée, comme si cela allait de soi. Je sais pourtant qu'il ne peut y avoir de droite sans gauche. J'exagère, je vous dis.

Il n'est pas dans la nature de Claire de trop s'en faire, mais elle commence à éprouver un malaise jusque-là inconnu. La signature d'Esther au bas de ce drôle de texte la déstabilise. Et si Esther n'avait jamais quitté Giboule ? Si elle jouait à l'espionne ? Cela lui traverse l'esprit. Les yeux de Claire deviennent fous, agités, incapables de se poser quelque part. On la voit désespérée, pareille à quelqu'un sur le point de tout perdre. Elle ramollit.

Maurice est dépassé et se fout de la signature de l'auteur des papiers un tantinet philosophique qui apparaissent dans ses pages. Ses pages ou les miennes, c'est pareil pour lui. Pas de frontière entre lui et moi, pas de secret. Ce n'est qu'une perception. S'il savait tout ce que je manigance, s'il connaissait mon pouvoir. Il serait à tout jamais dégoûté de la pratique journalistique. Mieux vaut contribuer au maintien de ses illusions. Il se répand dans chacun de mes feuillets en approuvant ou non leur publication. Il va même jusqu'à croire que c'est lui qui fait l'actualité locale. Maurice est aussi accroc à l'information qu'à l'idée qu'il se fait de lui-même à propos de son orientation sexuelle. Il s'est mis en tête qu'il préfère les hommes, après une expérience fortuite avec un stagiaire qui s'est envolé après les heures d'été. Il a aimé le genre, lequel lui permet d'exprimer une distinction qu'il cherchait depuis de nombreuses années. Plus moyen de le faire déroger aux règles qu'il s'est inventées pour nourrir son inclinaison. Il penche, oui, apparemment, mais je ne suis pas certain que ce soit pour les bonnes raisons. Il pratique une forme de mépris des femelles, à peine, juste assez pour montrer qu'il se plaît à les rabaisser. À mon avis, c'est se donner beaucoup de mal pour peu. Il n'a qu'à faire comme plusieurs de ses semblables et les mésestimer dans l'ordre normal des choses. Cela, je ne m'en mêle pas, ce n'est pas mes affaires.

« Tu parles, Esther qui signe dans *Giboulées,* j'en crois pas un mot. Personne va me faire avaler c'te niaiserie-là, personne ! » profère madame Denim. « Pourquoi pas avoir signé son vrai nom avant ? Ça tient pas deux minutes. J'voudrais bien savoir qui est assez effronté pour fricoter une histoire pareille ! Ça met quand même la puce à l'oreille. Qui a intérêt à nous faire croire qu'Esther écrit ces textes ? Tout un événement ! »

L'histoire n'en restera pas là, mission accomplie ! Je compte sur la débrouillardise de la Denim pour faire avancer les recherches.

Chez le père Diable

Claire et Joël ne se parlent presque pas depuis le papier signé Esther. Elle lui en veut de lui avoir caché sa femme, sa vie avec elle. Lui est fuyant et cinglant. Que fait-elle à ses côtés ?

Il repense passablement à Esther depuis un certain temps. Elle arrivait pour une leçon de trompette chez le père Diable – on l'appelait ainsi parce qu'il lisait les visages comme personne. Elle portait un corsage d'un gris perle sur lequel grimpaient une multitude de boutons ronds recouverts de tissu. Très mince, l'air sérieux, presque austère, elle souriait à peine. Ce jour-là, Joël était de passage chez le père Diable.

Lorsqu'elle s'était tournée vers Joël, toute la pièce était disparue : piano, fenêtre, tapis, tenture. Tout s'était effacé. Même le père Diable n'existait plus. Il lui revient à l'esprit ce moment où Esther l'a regardé, le plus déterminant pour Joël. Elle avait l'œil bleu foncé, presque noir, presque sévère, presque grand. Elle l'a salué discrètement comme si cela n'avait pas dû se savoir, comme si c'était un secret. C'en était un, il en a la certitude.

Il revoit le piano, le premier à réapparaître, puis les mains du père Diable, tandis que le visage d'Esther se déposait sur son long cou, un couloir mat qui conduisait à ses épaules à angle droit avec ce petit corridor. Ni grande ni petite : dense. Sans trop de sein ni trop de hanche, de ventre, de fesse. Les jambes et les avant-bras filiformes, nerveux. Ce qui le surprenait le plus était cette natte acajou, interminable, effilée autant qu'elle, qui achevait son parcours au bas du dos. Il devenait fou ou quelque chose qui s'en approche.

Le père Diable lui offrait une pointe de tarte dans la cuisine d'été. Avec mademoiselle Esther à regarder. Parce qu'elle ne parlait pas, ou si peu. Elle mangeait à peine. Juste assez pour qu'un infime filet de caramel file sur son menton ovale et délicat. Il aurait pu en baver ou en être dégoûté. Il en était simplement subjugué. Rien d'érotique ni de répugnant dans cet événement. Il était ému. Non pas pour en pleurer ou en rire, pas ce genre d'émotion. Il était simplement recueilli, comme accroché à un paysage, silencieusement.

Il ne pourrait plus vivre sans cette négligence rigoureuse, qui apparaissait de façon improbable. Par ce trait de caramel, il avançait avec elle au cœur d'une cérémonie où s'échangeaient d'étranges alliances.

Pour elle, c'était à priori autre chose. Elle faisait dans la prescription. Ces leçons de trompette étaient aussi indispensables à sa santé que ses longues heures à s'échapper sur la berge. Les seuls moments où on pouvait la voir sourire un peu. Avant d'apercevoir Joël, rien d'autre ne l'intéressait que la trompette et la mer. Cela lui suffisait. Pas d'amis, à peine quelques lectures, un peu de vin les vendredis, et pour le reste, tant pis. C'est du moins ce que la belle donnait à voir. Frugale, spartiate ou simplement triste ? Cette fille resterait un mystère à Giboule.

L'apparition de Joël semblait l'illuminer. Pas à la manière d'un sapin de Noël – elle ne présentait rien de baroque, – mais à celle d'une bougie, révélant davantage l'ombre que la lumière. Et ses ombres étaient enchanteresses. Esther tenait apparemment à peu et cela troubla Joël. Le vêtement qu'elle portait ce jour-là contribuait à nourrir son énigme, à mi-chemin entre le chemisier et la robe, dévoilant ses genoux cagneux, pleins d'une intensité grave. Les petites charges électriques qui se déversaient dans l'air amusaient le père Diable.

Dans la cuisine d'été de son hôte, Esther paraissait absente, comme toujours, c'était son air habituel. On se demandait à quoi elle pouvait rêver, le regard happé, on aurait dit, par une mer étrangère. Pourtant, elle était bien là, farouchement là, à cette table, les coudes appuyés sur la nappe de plastique colorée, qui montrait un jardin complet. Elle sentait le trouble la gagner, sur le point de la faire basculer dans l'inouï. Ses mains engourdissaient, ne savaient plus comment tenir la fourchette et la porter à sa bouche. Quelque chose s'emballait dans son estomac, une présence qu'elle ne connaissait pas et sur laquelle elle n'avait pas de contrôle. Un zigzag qui menaçait de la pulvériser. Son cerveau perdait la faculté de réfléchir. Elle n'était plus que zigzag et engourdissement. Pas franchement désagréable, mais tout de même un peu inquiétant. Elle était grisée par cette atmosphère de fête en plein après-midi, à travers les petites pelles et les gants de jardinage que le père Diable avait déplacés plus loin sur la table. C'était l'été, cela ne faisait aucun doute, et elle répondait présente au moindre effleurement.

Je traînais aussi à travers ce désordre joyeux, à plat, n'offrant que ma couverture arrière et les spéciaux de la semaine au marché Le Miel. Je me souviens d'avoir senti les doigts d'Esther sur ma peau. Elle flattait avec insistance les fraises photographiées, peut-être pour mieux sentir sa main. Même avec cet acharnement, ce contact restait doux, délicieux. J'ignore si c'est parce que je commençais à la sentir éprise de Joël ou parce que je m'entichais d'elle, je voulais que le temps nous oublie.

Pour le caramel, elle ne savait pas. Elle était loin d'imaginer que ce sucre au beurre liquéfié sur son menton était en train de s'insinuer dans les crevasses les plus profondes de Joël pour le transformer.

Le père Diable, lui, à la fois en dedans et en dehors du tableau, regardait tout avec espièglerie. Même sa spatule semblait se moquer de ces amours naissantes.

Joël se repasse en boucle ces minutes furtives durant lesquelles une masse disparaissait de son ventre. Une peur tenace l'abandonnait. Il était soudainement guéri d'une longue maladie. Plus rien ne pouvait l'empêcher d'avancer, d'aller vers sa vie, de rejeter l'uniforme des bons garçons. Jusque-là, il avait été pharmacien. Il fermerait boutique et s'abandonnerait tout entier à l'ébénisterie.

Rien de particulier chez Joël n'avait attiré l'attention d'Esther. Elle lui reconnaissait un beau visage, des lèvres bien dessinées et pulpeuses, mais remarqua à peine ses yeux verts et rares ainsi que sa haute stature. Il lui sembla que ses mains étaient démesurées et elle pensa qu'elles étaient faites pour travailler la matière : jardiner, clouer, pelleter. Elle ne vit pas sa tignasse abondante, sa chemise turquoise qui lui allait comme un gant et son pantalon froissé. Ce qu'elle perçut était d'un autre ordre, difficile à identifier, une espèce de désinvolture qui lui faisait du bien à absorber. Oui, absorber. Elle s'imprégnait de cette grâce légère qui lui avait tant manqué.

Elle n'avait connu que rigidité, ankylose familiale, qu'elle s'efforçait de fuir et qui lui collait superbement à la peau. Elle s'adonnait à différentes formes de gymnastique afin de s'assouplir, de se détendre et de dissoudre les tensions historiques qui étaient siennes. En apercevant Joël, elle était prête à refaire le monde, à découvrir de nouveaux dentifrices, à danser en déjeunant, à pleurer en marchant. Sans le savoir, elle disait oui à cet homme qui la surprenait et ne faisait pas partie des choses à faire. Juste un destin à accomplir.

Leurs premiers mois de fréquentation furent exquis. De promenades en balades, de baignades en batifolages, tout était sublime. Elle aimait les frites, lui, les huîtres. Ils se préparaient de nombreux festins. Or, comment dire, la chair les avait oubliés. Une multitude de détails gênaient une étreinte sans réserve. Elle avait du mal à l'embrasser. Il lui semblait que Joël ne savait pas y faire. Puis son haleine intolérable, mélange de vin et d'ail, rendait l'entreprise impossible. Lui aurait bien voulu d'elle, mais les réticences de sa douce prirent tôt l'allure d'un rejet.

Ils s'accommodèrent ainsi du reste, qui n'était pas négligeable, et qui atteignit, par moments, une forme de perfection. Pour Esther, cela représentait un idéal : des affinités, un quotidien, quelqu'un à qui parler, et toujours cette désinvolture qui lui faisait tant de bien, mais dont elle ne savait pas jouir complètement. Le père Diable n'avait pas fourni le mode d'emploi avec la rencontre. Comment s'y retrouver ? Ils s'y perdirent d'ailleurs vite et devinrent impénétrables. Sans les corps qui brûlent, à trente ans, ils restaient de gentils compagnons.

Crise sentimentale

Capucine n'en peut plus. Elle arrive un matin auprès de Tu et ne se contient pas. Depuis combien de temps ne l'a-t-elle pas vu ? Même pas vingt-quatre heures. Elle lui saute au cou. Tu ne semble pas apprécier son ardeur, il n'a pas appris ce genre de démonstration. Aucune réaction, aucun élan vers elle. Il a pourtant des yeux de braise. Capucine n'a pas ce qu'il faut pour les voir. Elle est construite pour croire qu'il devrait être content qu'elle le prenne puisque sa femme l'a rejeté. Il n'en va pas ainsi dans le cerveau de Tu, il faudra qu'elle l'admette. Les choses ne s'organisent pas de cette façon chez lui. On ne s'emballe pas en public, on ne laisse rien paraître. Cela pourrait se retourner contre lui. Pas d'effusions, pas de baisers, pas de preuves. Il lui prend la main, c'est le mieux qu'il puisse faire. Capucine n'aime pas ce geste qu'elle trouve d'une insignifiance sans borne. Alors que pour Tu, c'est le summum, l'apothéose. Elle ne sait plus comment le regarder ni quoi faire. Elle reste plantée face à lui, embarrassée de ses élans. Capucine est si rouge qu'on la croirait sur le point d'exploser. Dans les faits, elle implose. Elle semble vexée, voire humiliée de la retenue de Tu.

Elle est visiblement privée de quelque chose. Se faire tenir la main ne lui suffit pas. On la dirait même insultée. Il est vrai qu'on n'imagine pas Capucine dans ce genre de relation où on se prend les phalanges. Par la taille ou les épaules, oui, mais par la main, non. Cela s'explique par le fait que ses mains sont occupées à autre chose. Elles ne sont pas libres. Peut-être écrit-elle déjà ? Puis elle est trop entière pour être attachée à moitié. Une disciple parfaite du tout ou rien.

Elle dégage sa main de celle de Tu et part en courant dans la ville. Tu l'appelle sans voix. Les sons ne sortent pas de sa bouche. Peut-être ne sait-il pas quels mots choisir. Elle est partie. Elle est loin déjà. Il finit par dire faiblement : « Pourquoi partir ? » Elle ne saurait pas répondre à cette question, elle ignore la teneur et la portée de son geste.

Tu commence à écrire avec ferveur. Il appuie plus fort qu'à l'accoutumée sur les touches de son clavier. Il musique, c'est lui qui l'exprimerait ainsi. En français, il aime inventer des verbes à partir des noms, cela l'amuse. Son air trahit une envie violente d'oublier Capucine pour un moment. C'est probablement ce qu'on appelle la cruauté de l'amour : elle partie, lui enfui. Combien de temps pourront-ils se tenir à distance ? Je leur donne tout au plus quarante-huit heures. Auxquelles il faut ajouter les dernières, autour de dix-huit. Je prétends que leur cœur ne pourra souffrir longtemps cette absence. Sans quoi, il pourrait basculer dans des zones obscures. Ce sont des choses qui arrivent régulièrement à l'échelle mondiale. Parfois, les amoureux se retrouvent trop tard, et ils se mettent en péril. Le vide laissé par l'attente ne parvient plus à atteindre le plein de joie. Capucine et Tu prennent ce risque-là.

Afin de tuer le temps et de gagner sa vie, Tu revient à son dernier papier. Le retour est abrupt, mais il a l'air décidé à écarter Capucine. Il empoigne le texte, le tient à bras-le-corps sur quelques lignes. Puis, contrarié par l'arrivée d'un message électronique d'Antonella, il abandonne une fois de plus sa chronique. Combien de fois, malgré qu'il soit bien seul, ne doit-il pas suspendre ses écrits dans une journée ? Il vaut mieux refuser de les compter. S'il avait un portable, ce serait pire. Après tout, il n'a qu'à gérer les missives et à recevoir les clients sur son banc.

Hara me donne accès à la correspondance de Tu avec Antonella. Tu vérifie avec Antonella si sa demande est urgente. Sans équivoque, cela ne peut attendre. Il en est surpris. D'ordinaire, elle lui laisse tout le temps.

Que penses-tu de ce texte ?

> *Je l'attendais depuis longtemps ce rien, ce trouble, ce malaise. Je l'appelais chaque jour à la même heure en répétant des gestes. Mon parcours restait inchangé et ma voiture ne roulait jamais trop vite. Je ne voulais pas le distraire de l'agitation habituelle et encore moins l'effrayer. Il était hors de question de hausser le ton ou de modifier mon lexique. J'étais persuadée que l'ennui n'aimait pas les changements. J'avais tort de le penser puisque c'est précisément au moment où j'ai dû changer de télé qu'il est arrivé. Sans que je m'en aperçoive, il s'est faufilé entre mon fauteuil et l'écran plat. Au début, c'était à peine remarquable. L'image était trop belle. On aurait dit qu'elle était plus réelle que celle que je voyais par la fenêtre du salon. Je n'ai pas trouvé cela normal. Le son aussi était trop naturel. Atteinte d'une crise de démangeaisons, j'ai dû m'enfuir loin de ce mal étrange, quitter la maison. J'ai couru des heures, sans regarder où j'allais. Puis l'orage a commencé et je suis tombée dans une flaque où j'ai vu, hébétée, mon reflet. Comment dire... je ne me suis pas reconnue dans ce portrait embrouillé, mais j'ai aimé sentir la boue sur ma peau.*

Ce papier me semble très bien, à première vue.

Ce n'est pas de ça qu'il s'agit. Je voudrais savoir ce qu'on retient de ces lignes.

En voilà une qui commence à se préoccuper sérieusement de ses effets...

Tu relit attentivement le texte d'Antonella. Il tente de la joindre via Skype, mais ne parvient pas à obtenir la communication. Il essaie à nouveau, rien, pas moyen de la voir. Il lui écrit par messagerie électronique.

> Salut Antonella,
>
> Comme je n'arrive pas à t'atteindre par Skype, je te donne quelques impressions de lecture.
>
> Il ne fait aucun doute qu'on se trouve en Consomique du Nord. On sent bien l'importance du téléviseur et l'ennui. J'aime bien l'idée de la boue, qui, selon moi, serait intéressante à développer. Quels sont les besoins de cette femme ? Elle ne semble pas savoir où elle en est.
>
> Est-ce que mes commentaires t'aident un peu ? Dis-moi, où sont fabriqués vos téléviseurs ?
>
> Tu

> Merci de me donner ton éclairage. Est-ce que tu sens que cette femme a définitivement quitté la maison ?
>
> Antonella
>
> Je ne me suis pas posé cette question. Il est fort probable que oui.
>
> Pourquoi ?
>
> Je pense qu'elle ne pourra pas revenir en arrière. Comment en es-tu si sûr ?
>
> Je n'en suis pas certain.
>
> Qu'est-ce qui pourrait t'en faire douter ? Bonne question.
>
> Qui appelle une bonne réponse.
>
> Elle est en crise. Et quand on est en crise, on peut faire n'importe quoi. En explorant le chemin de la boue, nous serions mieux en mesure de dire ce qu'elle fera.
>
> Je ne veux pas aller dans la boue. Pourquoi ? C'est excellent pour la peau.
>
> Je t'expliquerai tout ça éventuellement. Merci, mon ami !
>
> Antonella

Les Alliances

Capucine revient et se tient à distance de Tu. Il lui fait signe tout en quittant son banc, en allant vers elle : « Ne t'en va plus. » Il est vrai qu'elle part continuellement. Déjà, à quinze ans, elle désertait la maison familiale, étouffant dans un climat religieux qu'elle méprisait ouvertement. Elle allait vivre chez son amoureux, lequel croyait pouvoir profiter d'elle pour les courses, les faveurs sexuelles et l'entretien ménager. Erreur sur la personne ! Elle ne carburait qu'à l'amour physique, pas question d'entretenir le logement ! Ce scénario se répéta à plusieurs reprises pour devenir la toile de fond de sa jeunesse. Jusqu'au jour où elle eut suffisamment d'argent pour subvenir seule à ses besoins. Reine de son propre foyer, elle devenait maîtresse du jeu et croquait tout ce qu'il lui plaisait au passage. Ses abandons évoluaient en simplicité. Hélas ! Les circonstances se renversèrent au moment où elle tomba sous le joug de Joël.

Ici, à Voa, tout est inédit. Elle n'a plus envie de partir, mais comment rester ? Ce n'est pas si simple lorsqu'on est habituée aux partances. Un voan-voan, un port, un aéroport et hop ! elle pourrait vite se tirer de là. Cette fois, elle sent qu'elle n'y survivrait pas. Capucine a besoin de Tu et de Voa. Elle veut vivre dans cette ville, y travailler. Elle pourrait apprendre à cirer les boîtiers d'ordinateurs, à nettoyer les touches de clavier et les multiples écrans. Un métier très en vogue sur ce continent.

Tu ne la quitte plus des yeux, il a craint de la perdre, cela se voit. Les traits de son visage se sont détendus avec le retour de sa fiancée. Il s'efforce de lui montrer son enthousiasme, la prend timidement par les épaules. Est-ce de la timidité ou de la délicatesse ? Ils ne se disent rien, ils savent ce qu'ils veulent : se tenir, être ensemble. Ils feront en sorte que ce soit possible, ils sont au fait de ce qu'il leur faut planifier et organiser. Ils passeront désormais tous leurs temps libres à élaborer leur projet.

— Dans quel quartier aimerais-tu t'installer ? demande Capucine.

— À Vof, ce serait bien.

— Où c'est ?

— Oussè ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Où est-ce que ça se trouve ?

— Ah ! Dans le Vland, au sud de Vlour. Tu sais pourquoi ça s'appelle Vof ?

— …

— Version originale française : V-O-F.

— Un quartier francophone ? À Voa ? Je ne savais pas.

— Je savais que tu ne savais pas. Presque tous mes textes sont publiés dans leurs journaux. Ce sera plus facile pour toi et plus agréable pour moi.

Capucine s'inscrit à une formation bon marché afin d'apprendre le cirage du matériel électronique et informatique. Pas trop sorcier et plutôt rigolo, ce sera une bonne façon de faire connaissance avec les Voannais, toujours pressés mais accommodants. Elle travaillera pour différents clients, lesquels lui permettront d'exercer son nouveau métier en des lieux variés la plupart du temps sur le parvis d'un centre de production (CP). Elle gagnera ce qu'il faut pour accéder à une pièce modeste dans Vof, où ils pourront élire domicile.

Tu tient à s'occuper de tout ce qui se rattache à la nourriture : achats, organisation du réfrigérateur, cuisine, vaisselle. Au commencement, leurs repas seront modestes, histoire de faire quelques économies qui leur serviront de capital pour des projets plus ambitieux. Projets qu'ils ne connaissent pas encore. Pour eux, habiter ensemble ne constitue que l'ébauche de leur programme et non une fin en soi. Au menu, du riz à toutes les sauces : riz au porc, riz aux fruits, riz au porc et aux fruits, riz au canard, riz au vou-vou (un poisson apparemment), riz aux crevettes, riz au thon, riz à la poulette, au canard et à la poulette, riz vapeur, riz frit, riz au riz (pour leurs tout débuts). Capucine n'est pas une fana du riz, mais elle s'y fera. Elle ne s'en inquiète pas.

La pièce qu'ils trouvent convient parfaitement à leurs besoins. Plus grande, ils s'y perdraient. Surtout Tu, habitué à l'exiguïté. Comme tous les vrais voyageurs, Capucine s'adapte sans effort et se plaît à regarder le lieu sous ses différents angles. Ils jouissent d'une fenêtre qui s'étend sur toute la longueur de l'appartement, comme à l'hôtel. C'est sobre, libre de fanfreluches et de luxes. La seule chose qui pourrait évoquer une forme de richesse est le coussin rouge. Il trône, royal, sur une chaise où on ne s'assoit pas. Ils ont peu, mais ils sont là, vivants, remplis d'une lumière qu'il ne sera pas facile de faire vaciller.

Esther, à l'abri

Cette semaine, je glisserai un billet de Trouille qu'on n'avait pas jugé bon de publier.

> *Nous serons là, rôdant autour des parcs, roulant non loin de la mer. Nous imiterons le chant des baleines, le miaulement des chats. Derrière des fenêtres conçues pour ne pas s'ouvrir, nous regarderons, las, nos ballons délaissés. L'air sera toujours semblable, reviendra en boucle dans nos gorges, sur nos bras. L'air sera un écho sans voix dans nos poitrines, et nous ferons comme si nous respirions. Nous serons là, à côté d'une table bien garnie, sourds aux appels de nos ventres. Nous ne sentirons pas la chaleur de juin sur nos nuques, et les effluves du moisi d'avril ne seront plus incommodants. Nous serons là, photocopiés en séries noires, avec nos dents blanchies et nos yeux secs. Nous serons là, sans même nous en apercevoir, sans y être, à peine vivants.*

Joël pourrait-il écrire ce genre de textes ? Plus je prends de l'âge et plus il me devient insupportable de ne pas avoir accès à l'intérieur des gens autant qu'aux médias et aux écrans. Je peux bien pratiquer l'empathie avec le commun des mortels, mais je n'ai qu'une courte ruelle pour me faire une idée de leur ville secrète. Tandis qu'avec mes semblables, nous nous fondons les uns dans les autres, au besoin. Les humains, eux, ne se sont pas encore donné les moyens de faire l'exercice régulier de se mettre à la place de leurs homologues. Ils manquent de temps pour manger, c'est tout dire. Claire et Charlotte auraient tout intérêt à développer la musculature de la bienveillance pour voir ce qui agit en Joël. Qu'il écrive ces papiers, soit, mais qu'il ait voulu nous le cacher prend les allures d'une perversion. Du moins, vu de l'extérieur.

Si j'étais Claire et Charlotte, les deux à la fois, j'explorerais cour et jardin. Je tenterais de trouver l'origine de l'effroi de Joël. Dit ainsi, le projet semble ambitieux, et pourtant, il doit bien se trouver un moment où la mayonnaise a viré pour lui. Je ne pense pas qu'il soit né avec les gènes de l'inquiétude ou de l'angoisse.

Il ne faut peut-être pas chercher plus loin : Joël tenait à garder l'anonymat de sa plume et le voilà à découvert.

À moins que… Ah ! mais pourquoi ne pas y avoir pensé plus tôt, si j'avais visé juste : si Esther rédigeait vraiment ces billets et que Joël était au courant ? Qu'elle signe sous le pseudonyme de Trouille ne le dérangeait pas, mais qu'elle ose apparaître sous sa vraie signature au bas de ces fragments de textes devient trop compromettant pour lui. Il ne trouve pas la force, la musculature intérieure pour endosser ce qu'il tait.

Que sait Joël que nous ne savons pas ? Non seulement nous dissimule-t-il quelque chose, mais il devient envisageable qu'il ait caché Esther. Ce qui supposerait une gymnastique sophistiquée ne permettant aucun faux pas. Sa supercherie dévoilée à la face du monde lui serait insupportable. Son orgueil masculin en resterait à tout jamais égratigné. Tu a peut-être raison de laisser sous-entendre que Joël puisse avoir voulu mettre sa femme à l'abri. Et cela, au sens propre du terme : lui trouver un abri. Mais où ? Giboule n'est pas si grande, et Esther, pas si petite.

La disparition de Joël

Ils cherchent tous à prendre de la hauteur pour comprendre la signature d'Esther au bas d'un papier habituellement signé Trouille. Ils veulent reconstituer un casse-tête dont l'image est brouillée. Il n'y a que Charlotte qui piaille, les autres restent silencieux. Ils entretiennent des conversations avec eux-mêmes. Ils soliloquent.

> *Ils lèvent la tête au ciel, adressent quelque message secret à un goéland et se perdent dans l'atmosphère. Chacun tente de reconstituer Esther comme il le peut, à sa manière. Claire n'a pas d'autre choix que de faire appel à l'invention. Elle n'a même pas de photo d'Esther. Comment pourrait-elle la reconnaître dans la rue ? On dit qu'Esther était étrange, réservée, polie, lunatique, musicienne dans ses temps libres, scientifique en fonds marins. Il faut dire que Giboule est remplie de gens étranges et polis. On raconte aussi qu'Esther était remarquable dans son allure, qu'elle vieillissait bien. Qu'est-ce que bien vieillir ? Sans doute voulait-on parler du fait qu'elle n'avait pas pris de poids, pas de rides, pas d'impatiences. Une façon de voir les choses.*

Claire sait bien qu'il n'est pas dans son intérêt de retrouver Esther. Elle ne pourra cependant s'abstenir de la chercher avec les autres, ne serait-ce que par solidarité. Elle récapitule en prenant quelques notes :

Pourquoi m'avoir envoyé ces petits textes, à moi ? Esther et Trouille = la même ? Si oui, pourquoi deux signatures ? Sinon, encore plus compliqué ! Quelqu'un tenterait de brouiller les pistes. Qui et pourquoi ? Si Esther et Trouille = la même = ne voulait pas être reconnue. Pourquoi vouloir l'être maintenant ? D'où écrit-elle ces billets ? Loin d'ici ou à Giboule ? Qu'est-ce qu'elle me veut ? Claire panique, d'un coup. Étonnant qu'elle ne l'ait pas fait plus tôt. Ces papiers qu'elle reçoit, s'ils viennent d'Esther, non, c'est peu probable, cela voudrait dire qu'elle a accès à la maison. Elle en aurait gardé les clés. Difficile de questionner Joël, qui l'a prévenue d'éviter de jouer au détective avec lui. Et s'il avait une forme de complicité avec Esther ? S'il lui permettait d'aller et de venir à sa guise ? Claire retourne dans sa pièce de travail, rien au sol, si ce n'est des rouleaux de poussière écervelés qui volent en tous sens. Elle cherche Joël dans la maison, regarde dans le jardin, dans l'atelier, les balançoires – il adore se balancer – pas de Joël. Puis devant la maison. Sa voiture ne s'y trouve plus. Jusque- là, il l'informait de ses allées et venues. Ridicule ! Pas question de se mettre à sa poursuite. Qu'il s'en aille, cela lui est égal.

Or les heures passent et Joël ne revient pas. Quoi faire ? Elle monte se coucher, a tôt fait de s'endormir, mais se réveille nerveusement en pleine nuit. Des démangeaisons. Elle se lève, boit un peu d'eau et retourne au lit. Impossible de reconquérir le sommeil. Elle se relève et se fait couler un bain afin de calmer ses impatiences. Au moment de glisser dans la baignoire, elle aperçoit une lumière chez madame Denim et la silhouette anguleuse de sa voisine. Vite le téléphone !

— Madame Denim, excusez-moi, c'est Claire.

— Je sais, Joël est pas revenu. Qu'est-ce que vous voulez faire ?

— Aucune idée.

— Claire, il faut le chercher.

— Vous pensez ?

— C'est la meilleure façon de le trouver… et de tout éclaircir. Il est peut-être avec Esther au moment où on se parle.

— Où le chercher ?

— Les policiers, il faut que ça serve à quelque chose…

— Ah non ! pas ça.

— Et pourquoi pas ?

— C'est privé notre histoire.

— Privé ?

— Ouais… en partie.

— Qu'est-ce qu'on fait de l'autre partie ?

— Il n'est pas un peu tard pour appeler les flics ?

— En principe, y en a qui sont réveillés toute la nuit… Êtes-vous bien sûre d'être journaliste, vous ?

— Je ne suis plus sûre de rien, madame Denim.

Il fait un vent à décorner les bœufs. Je m'éparpille en plein champ jusqu'à ce que l'une de mes pages vienne s'aplatir sur un visage aussi stupéfait que moi. Ma foi, c'est lui, c'est Joël ! Il est méconnaissable. Mais c'est bien son allure approximativement déterminée – sans être indéterminée – ses grandes paluches, son air frondeur. Plus chiffonnés que dans ses pires cuites, ses cheveux partent en tous sens et il est fort débraillé. Il me déchire et me lance comme si j'étais des grains et lui un agriculteur mécontent. Il faudra prendre garde à la prochaine culture locale, mon ami, vous n'êtes pas le seul à pouvoir vous exprimer !

Je le talonne, il est furieux. Une colère noire est détectable à chacun de ses pas. Le pauvre, il est mal en point, en fuite, pas de besace, même pas une bouteille d'eau pour l'aider à tenir jusqu'à Obèse. Non loin d'ici, je sais que des travailleurs abandonnent leurs restes dans une poubelle. Une bourrasque m'y amène et conduit Joël jusque-là. Chance inouïe, la moitié d'un sandwich n'a pas encore été engloutie par les goélands. Quelqu'un a aussi oublié sa boîte à lunch, mère porteuse d'un jus de raisin. Joël déteste les boissons aux fruits, mais il profite de l'aubaine en ronchonnant. Il a abandonné sa voiture, il serait trop facile de le repérer à bord. Après avoir tout ingurgité, il enlève ses chaussures et constate des cloques sur ses deux pieds. Il se rechausse, et peut-être par le fait de les avoir vues, il se met à clopiner. « Je les sèmerai tous ! » grogne-t-il, visiblement épuisé.

Je le prends en filature jusqu'à Obèse. Il y loue une chambre dans un grand hôtel, où il exige de ne pas avoir vue sur la mer. On le regarde un peu étonné, mais sans plus. Il lui faudra dormir tout son saoul, tout seul. C'est un soulagement de me voir tout neuf sur une table basse, à côté d'un large fauteuil en velours, dans ma dernière édition. Je plonge avec Joël dans la lecture de mes pages. Un nouveau texte de Trouille y est publié.

> *Cela n'a rien à voir, cela est complexe, cela dit tout, cela est impossible, cela reste à voir, cela importe peu, cela est simple, cela entre nous, cela on s'en fout, cela sans gêne, cela sans trop y croire, cela sans un mot, cela à l'emporte-pièce, cela sans réfléchir, cela tout à coup, cela pour dire, cela sans attendre, cela en vain, cela sans crier gare, cela à l'improviste, cela en riant, cela sans envergure, cela en pensant que, cela sans en avoir l'air, cela avec économie, cela avec classe, cela avec joie, cela va de soi, cela va sans dire, cela sans parler de. Cela, vous l'aurez compris, pour parler de quelque chose que je connais mal ou qui m'est étranger. Il arrive aussi qu'il s'agisse d'un sujet ou d'un objet que je définis trop bien et que je ne veux pas nommer. Cela peut ainsi désigner l'inconnu, l'inconnaissable ou le trop connu.*
>
> *Trouille*

Impossible de tenir assis là ! Joël passe à la salle de bain et restera plusieurs minutes sous le jet de la douche à marmonner des insultes. Quelques mots, plus forts, se détachent et rebondissent sur le carrelage : « Folle, une folle ! Dégage ! Poison ! » Il en ressort flétri, voire meurtri. Comme s'il avait des contusions, mais sans contusions, des ecchymoses transparentes. Il s'allonge sur le lit, dort un peu et se réveille en sursaut. On vient de frapper à sa porte. Paf ! un autre coup, mais dans le mur, près de sa porte. Puis il entend des voix d'hommes, une engueulade. Ce n'est pas pour lui. À trois heures dix, il se lève, tire les rideaux comme si c'était le matin, et s'empare du bloc de papier de l'hôtel pour rédiger un mot.

> Chère Claire,
>
> Je pourrais tout t'expliquer en long et en large, mais c'est une histoire qui n'a pas de sens. Je ne saurais pas comment te la raconter. Je n'arrive pas moi-même à m'en faire le récit et à y croire. Tu apprendras tôt ou tard tout ce qui se rattache à ces billets reçus au journal ou dans ton bureau, à la maison.
>
> Je pars et te laisse tout, si tu en veux. J'ai été heureux avec toi.
>
> Joël

Claire reçoit cette missive quelques heures plus tard, par livraison express. Une confirmation des alliances de Joël avec Trouille. À Dieu va ! Elle lui souhaite une bonne navigation, comme au temps de la marine à voiles, où le virement de bord vent debout était une manœuvre risquée. Elle ne semble plus lui en vouloir, au contraire. On dirait qu'elle devient éponge : « Animal marin, primitivement considéré comme zoophyte ou plante, fixé, de forme irrégulière et dont le squelette est léger, poreux et spongieux. » Poreuse et spongieuse, c'est Claire tout crachée. Elle ne fait pas de vagues, pas d'histoires, mais elle sait en raconter ! Elle absorbe tout, « […] tout ce qui se rattache à ces billets reçus au journal ou dans ton bureau, à la maison ». À méditer.

Ces billets

À la maison, il n'y a plus de textes qui arrivent sur le plancher du bureau de Claire. Ce silence coïncide avec le départ de Joël. À moins d'avoir un esprit particulièrement obtus, on ne quitte pas une femme, une maison et un bord de mer parce qu'on écrit de jolis papiers. Qu'est-ce qu'elle va croire, notre Claire ! Mais qu'est-ce qu'elle raconte ! La Denim lui remet les idées en place.

— Voyons Claire, réveille ! Joël est lâche, mais pas au point de renier ses écrits. D'ailleurs, il a avoué qu'il écrivait ces affaires-là. Et c'est sûr que c'est pas lui.

— Ce ne serait pas de la lâcheté. Prenez notre grand auteur national, Duhaime, il n'a jamais voulu se faire reconnaître.

— Qui ?

— Laissez tomber.

— Joël est plutôt un grand fuyeur national. C'est pas ça qu'y faut regarder, Claire. Y faut regarder quand et pourquoi Joël s'est enfui.

— Pas très longtemps après la signature d'Esther dans *Giboulées.*

— Bon, là tu parles.

— Vous pensez que ces deux-là seraient encore en relation ?

— Le contraire serait étonnant. C'est ce que son mot semble dire.

— Ouais… Vous pensez vraiment ?

— Trouve-nous d'autres hypothèses. Puis, pourrais-tu cesser de me vouvoyer, j'en peux plus de ça !

— J'suis tout entortillée, madame Denim.

— Jeanine. Appelle-moi Jea-ni-ne. J'suis certaine qu'il faut y aller simplement. C'est pas très compliqué, Joël a quelque chose à cacher. Suffisamment pour partir dès que le nom d'Esther se pointe en dessous d'un texte.

Une voiture arrive en trombe chez Claire. Charlotte vient imposer sa stratégie : « Il faut passer les billets de Trouille au tamis. Je les ai tous en main, j'ai fait des copies. On doit constituer un comité *ad hoc.* On devra tous les lire et prendre des notes sur la moindre chose qui est suspecte. »

— Suspecte ? questionne Claire.

— Oui, suspecte. Douteuse, louche, trouble… équivoque.

— Ça va, je connais la définition du mot et ses synonymes. Suspecte par rapport à quoi ?

— Par rapport à tout. La moindre piste peut nous aider à éclaircir tout ça.

— Franchement, ton plan est vague, mon chou !

Elles mettent un temps considérable à s'entendre sur le procédé. Claire est souple, mais elle n'aime pas se faire donner des ordres, surtout par une plus jeune qu'elle, et il faut bien le dire, par Charlotte. Puis cette histoire la fragilise. Elles concluent en reconnaissant la nécessité de partager le groupe en deux : madame Denim et Claire liront les textes en supposant qu'Esther en est l'autrice et en tentant d'y détecter des indices de sa présence à Giboule, pendant que Charlotte travaillera avec l'hypothèse selon laquelle Joël est écrivain.

Jeanine Denim ne nie pas l'utilité de cette méthode, mais tient à mener son enquête en parallèle. Elle a déjà fouillé les environs, à l'extérieur, trouvé une écharpe rose, près des églantiers, quelques bouteilles de Tango à l'orange, des canettes de bière, des emballages de biscuits, deux soutiens-gorge, des condoms troués, un tirebouchon de touriste (ils sont différents des nôtres) et plusieurs capsules de bouteilles. Une bonne occasion de faire le ménage de la berge, mais rien de concluant ne lui est tombé sous la main. L'écharpe rose, peut-être, mais ce serait étonnant. Esther était du genre bleu.

L'enquête de Jeanine Denim

Jeanine Denim a décidé de prendre les grands moyens : investiguer dans la maison de Claire et de Joël. La cave d'abord, elle y pense depuis un bon moment. Il lui faudra un sacré courage, car je soupçonne qu'elle n'aime pas ce genre d'endroit. Comme Claire, elle est effrayée à l'idée de voir des souris ou des fantômes. Mais n'est-ce pas ce qu'elle cherche, un fantôme ?

L'interrupteur est à gauche, Jeanine le trouve aisément. Elle descend les marches avec précaution. D'abord parce qu'elle n'a plus la souplesse articulaire de jadis – l'a-t-elle déjà eue ? Et, sans vouloir faire un jeu de mots – ce n'est pas le moment – elle a une trouille bleue. Elle se ravise, remonte, va chercher une lampe de poche en guise de soutien et l'une de mes éditions qui lui servira de tapette à souris ou à fantômes. Ce sera mieux, elle se sentira accompagnée. Puis Claire veillera sur elle de loin, là-haut. Que de bouteilles de rouge ! Un vrai cellier. Des cordes de différentes longueurs tombent d'une poutre. Elles ne seraient pas assez longues pour se pendre. Une vieille cuisinière nous nargue, adossée au mur, telle une centenaire résolue à ne rien dire de la fête de la veille. Un secrétaire et une chaise de taverne semblent frais malgré leur usure. Pas de poussière à leur surface, libres de papiers, de miettes, rien ne les habite. Quatre trous sont creusés dans la terre battue. Ils correspondent parfaitement aux dimensions de cette table de travail, qui a été déplacée depuis peu. Cet indice s'avère de taille. Un tablier jaune, impeccable, est accroché à un clou rouillé. J'ai vu Esther le porter à plusieurs reprises. Ce qui ne prouve rien.

La détective Denim tourne avec insistance la poignée d'une porte condamnée. Ô surprise ! elle s'ouvre sur une suite de marches ascendantes, où un ruban suspendu au-dessus de sa tête vient lui chatouiller le nez. Elle se retient de hurler de frayeur en s'y agrippant, afin de ne pas énerver Claire. Jaillit alors une faible lumière qui éclaire une cage d'escalier étroite, angoissante, semblant interminable. Des marches à l'intérieur des murs, je n'ai jamais vu chose pareille. Il y fait chaud, on étouffe. Jeanine hésite à s'y engager, elle est claustrophobe. Elle retourne vers Claire, décrit la lumière anémique, l'étroitesse du lieu, l'inquiétante montée. Claire ne veut rien forcer, elle comprend les angoisses de sa complice. Elle-même n'irait pas. N'ira pas. Pour le moment, c'est bien au-delà de leurs forces à toutes les deux. Jeanine retournera éteindre cette lumière et refermera cette issue. Mais au moment où elle tire sur le ruban servant d'interrupteur, son regard porte plus loin et un jet de lumière se révèle tout là-haut. Serait-ce un accès au grenier ? Elle ne le dira pas à Claire, elle ne se sent pas l'audace de cette escalade.

Lui vient alors l'idée de demander au père Diable de grimper avec sa longue échelle et de regarder par les fenêtres du grenier. Puisqu'elle a le vertige… Il accepte, amusé, même s'il ne peut pas souffrir la Denim. Il tient à apporter sa contribution à l'enquête locale – autour de laquelle tout un chacun épuise sa salive – en y prêtant ses jambes agiles. Il s'élève prestement sur les barreaux et, arrivé au sommet, observe minutieusement à travers les carreaux. Trois vieilles malles, des piles de magazines, une table infirme à trois pattes, un lit à ressort rouillé sur lequel il n'y a pas de matelas, cinq chaises défoncées – il dit à la blague « qu'elles ont dû prendre une cuite la veille » – une vieille poussette et des pots de conserve vides. C'est ce qu'il dit voir, pas davantage.

Elle est suspicieuse, la Denim, aime constater les choses par elle-même, et disons que la description du père Diable ne la satisfait guère. À vingt-trois heures, ne pouvant plus tenir en place, elle décide de communiquer avec Claire, laquelle n'est pas rentrée. Elle veut lui dire qu'elle ira elle-même au grenier, de l'intérieur des murs. Elle n'attend pas Claire pour passer à l'action. Armée d'une lampe de poche très puissante, Jeanine revient avec autorité vers le soubassement de la maison de sa voisine, appuie sur l'interrupteur, descend prudemment dans les entrailles de la cave en me tenant fermement, se rend vers l'escalier qui conduit au grenier, en gravit les marches une à une en chantant d'une voix aiguë pour se rassurer – décidément, elle s'affranchit de ses habitudes, celle-là ! À défaut d'être subtile, son entreprise s'avère efficace : la Denim aboutit à l'autre bout de l'ascension à une porte entrouverte. Une causeuse marine où chahutent quelques coussins gris, un grand tapis de soie bleu et orange, une table de travail avec lampe, rame de papier et connexion internet révèlent une pièce à la fois sobre et charmante, à l'image d'Esther. « Vieux pervers de père Diable ! »

Jeanine s'empare d'un texte laissé sur le boîtier de l'ordinateur portable.

> *Je l'attendais depuis longtemps ce rien, ce trouble, ce malaise. Je l'appelais chaque jour à la même heure en répétant des gestes. Mon parcours restait inchangé et ma voiture ne roulait jamais trop vite. Je ne voulais pas le distraire de l'agitation habituelle et encore moins l'effrayer. Il était hors de question de hausser le ton ou de modifier mon lexique. J'étais persuadée que l'ennui n'aimait pas les changements. J'avais tort de le penser puisque c'est précisément au moment où j'ai dû changer de télé qu'il est arrivé. Sans que je m'en aperçoive, il s'est faufilé entre mon fauteuil et l'écran plat. Au début, c'était à peine remarquable. L'image était trop belle. On aurait dit qu'elle était plus réelle que celle que je voyais par la fenêtre du salon. Je n'ai pas trouvé cela normal. Le son aussi était trop naturel. Atteinte d'une crise de démangeaisons, j'ai dû m'enfuir loin de ce mal étrange, quitter la maison. J'ai couru des heures, sans regarder où j'allais. Puis l'orage a commencé et je suis tombée dans une flaque où j'ai vu, hébétée, mon reflet. Comment dire… je ne me suis pas reconnue dans ce portrait embrouillé, mais j'ai aimé sentir la boue sur ma peau.*

Tout s'éclaircit à présent. Voilà le papier soumis à Tu par Antonella. Ça alors ! Esther, Antonella et Trouille sont la même.

Dans une enveloppe pas encore cachetée et adressée à mon attention se trouve un pli bref :

> *Si j'ai écrit sous le nom de Trouille durant tout ce temps, ce n'était pas pour me payer votre tête, soyez-en certains. J'ai simplement voulu rester discrète. Il n'était pas question d'attirer votre attention sur ma disparition. Je tiens cependant à vous rassurer sur mes intentions. Quelques-uns de mes textes sont publiés dans des revues littéraires, sous le pseudonyme Antonella. Je me sens ainsi plus libre de créer ce que je veux sous différents noms d'emprunt. Certains se questionneront sur la nature de la relation d'Esther avec Trouille ou celle d'Esther avec Antonella. Je laisse le soin à la psychanalyse de répondre à cela. La seule chose qui les relie véritablement est la nécessité d'écrire librement. À mes yeux, le reste n'a aucune importance.*
>
> *Merci d'avoir fait paraître mes billets dans* Giboulées.
>
> *Esther*

Jeanine Denim doit prévenir Claire de la présence d'Esther dans la maison de Joël. Mais Claire ne répond pas.

Claire arpente la berge, perdue, fatiguée. Elle s'allonge sur le sable, se délasse, entend la marée montante et agitée. Elle s'assoupit. Une femme vient près d'elle, longue sans être grande, et s'assoit à ses côtés. Elle dit : « Vous m'attendiez ? »

— Vous m'en voulez ?

— Je ne sais pas.

— Moi je ne vous en veux pas.

— Comment avez-vous fait pour vivre tout ce temps sans vous montrer ?

— Joël m'apportait des provisions, j'avais tout ce qu'il me fallait.

— Et les écrits ? Trouille, c'est bien vous ?

— Je connais les moindres interstices de votre plancher et j'avais internet.

— Vous étiez bien organisée.

— J'avais une entente claire avec Joël.

— Pourquoi ?

— Impossible de le quitter, impossible de vivre avec lui. C'est la solution qu'on a trouvée. Je voyageais entre la cave et le grenier, selon vos allées et venues. Puis je vivais une journée par semaine chez le père Diable pour mes leçons de trompette. Quand j'avais besoin de prendre l'air plus longtemps, j'allais squatter la maison des Parentese.

— Vous pourrez reprendre votre maison.

— Elle serait beaucoup trop grande pour moi seule.

— Pour moi aussi. Il faudrait nous la partager : moi le grenier, vous la cave !

— Je vous la laisse, j'ai d'autres projets. Je compte aller rendre visite à un ami à l'étranger. Et qui sait, peut-être m'installer dans la ville où il vit.

— Un nouvel amoureux ?

— Surtout un correspondant de guerre. Enfin, une sorte de guerre.

Visite annoncée

Charlotte raconte tout à Capucine par sms : les papiers signés Trouille, la cave et le grenier, le départ de Joël, la complicité du père Diable avec Esther, Esther et Claire sur la grève…

> Esther était dans la maison de Joël pendant que je vivais avec lui ? Mouette
>
> J'aime ta perspicacité. Escogriffe Une vraie pathologie. Moue
>
> Qui, à ton avis, était le plus souffrant ? Esco En tout cas, moi je ne pouvais pas savoir.
>
> Sûre ?
>
> Certaine !

Les papiers signés Trouille rappellent vaguement à Capucine l'esprit de la correspondante de Tu.

— Elle s'appelle comment déjà l'écrivaine qui échange des textes avec toi ?

— Son pseudonyme, c'est Antonella, et pour le journal local dans lequel elle publie, elle signe Trouille. Ça donne des ailes d'écrire sous différents noms, notre relation avec l'écriture devient plus libre, on peut inventer des formes pour parler des choses. Ah oui, je dois te dire... Antonella vient de m'annoncer sa visite d'ici peu et...

Capucine n'entend pas la suite de la phrase. *Trouille, n'est-ce pas le nom que Charlotte a mentionné ?*

Elle pense qu'elle attendra l'arrivée d'Esther pour prendre la fuite. Après tout, cette femme était là avant elle.

Or, à mesure que les jours passent, son panorama s'élargit et s'impose à elle la nécessité de rencontrer Esther. Capucine n'y peut rien, les pathologies l'intéressent plus que tout. Puis elle se dit qu'il est temps pour elle d'apprendre à côtoyer l'incertitude : terminés les départs par crainte d'être abandonnée. Cette fois, elle reste.

Épilogue

Capucine n'est jamais repartie de Voa.

Esther, Antonella, Trouille – enfin celle-là – a été de passage à Voa.

Claire est restée complice, solidaire et voisine de madame Denim.

Joël n'est jamais revenu à Giboule.

Maurice-mon-éditeur, Charlotte et plusieurs Gibouléens attendent, sans oser le dire, le prochain billet de Trouille.

De mon côté, je le revendique haut et fort : j'ai besoin des textes de Trouille pour vivre, moi !

Les Alliances,
roman de Marie-Claude Gagnon,
est paru aux éditions Vents d'Ouest,
à Gatineau (Québec), en 2018.
ISBN : 978-2-89537-627-9

La présente édition électronique porte le numéro
ISBN : 978-2-89816-236-7

© Marie-Claude Gagnon et Vertiges éditeur, 2020.

– 1237 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : quatrième trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org